

72. ETHIOPIE 2011

Ah, l'Éthiopie ! Un pays que je connais peu. Je ne m'y suis rendu qu'une seule fois, durant 16 jours, en septembre 2009. Avec Explorator, en petit groupe de 8 personnes, j'avais visité la vallée de l'Omo où vivent encore des tribus primitives. Relisez donc mon récit de voyage sur le lien <http://www.didierfarsy.com/recits/recit091019222640.doc>) sur lequel vous trouverez en introduction des notes sur l'Éthiopie que je ne reprendrai pas toutes ici.

Cette fois, du 10 novembre au 8 décembre, je vais enchaîner deux circuits avec un break entre les deux. Le premier, de neuf jours, avec un groupe de Nomade Aventure : Dallol, désert du Danakil, volcan Erta Alé et parc national de l'Awash. Puis, seul, je rejoindrai Harar, ville d'adoption d'Arthur Rimbaud, pour trois jours. Enfin, à Addis-Abeba, la capitale, je retrouverai un groupe d'Explorator pour un circuit de 15 jours dans le nord. J'assisterai notamment à la fête de Sainte Marie de Sion à Axoum. Beau programme en perspective...



Mais parlons un peu de l'Éthiopie... (d'après Wikipedia)

Petit résumé...

L'Éthiopie est un pays situé dans la Corne de l'Afrique, qui a été privé de son accès à la mer suite à l'indépendance de l'Érythrée en 1993. L'Éthiopie partage des frontières communes avec l'Érythrée au nord, le Soudan à l'ouest, le Kenya au sud, Djibouti au nord-est et la Somalie à l'est.

Deuxième pays d'Afrique par sa population (plus de 88 millions d'habitants, la population ayant triplé en 40 ans), l'Éthiopie est le dixième pays du continent par sa superficie (1 27 127 km², soit deux fois la France). Essentiellement constitué de hauts plateaux, s'étendant de la dépression de Danakil (à -120 m) jusqu'aux sommets enneigés du mont Ras Dashan (à 4 543 m), le pays possède un environnement très diversifié traversé par six zones climatiques. La capitale Addis-Abeba, située à 2 400 m d'altitude, est la quatrième capitale la plus élevée au monde.



Considérée comme le berceau de l'humanité, lieu de la découverte de Lucy, l'Éthiopie est avec le Tchad et le Kenya, l'un des pays où l'on retrouve les plus anciens hominidés, et depuis 2003, celui où ont été découverts les plus anciens spécimens d'Homo sapiens.

La civilisation éthiopienne est l'une des plus anciennes civilisations africaines avec la civilisation égyptienne. Le prophète mésopotamien Mani citait au III^e siècle le royaume d'Aksoum parmi les quatre plus importantes puissances au monde. Au sein de l'Afrique, l'Éthiopie se caractérise comme l'une des seules nations à avoir conservé sa souveraineté pendant le démembrement de l'Afrique au XIX^e siècle.

L'Éthiopie est, après l'Arménie, la deuxième plus ancienne nation chrétienne au monde, maintenant cette tradition depuis 330. C'est parallèlement un pays ayant accueilli les premiers musulmans persécutés en Arabie et aujourd'hui l'Islam est très présent dans les régions Afar, Oromo et Somali. Harar est par ailleurs considérée, par les musulmans éthiopiens, comme une ville sainte de l'Islam. On note aussi des populations juives (les Falasha) et animistes. L'Éthiopie est aujourd'hui un pays constitutionnellement laïc où toutes les croyances coexistent.

Les heures qui passent...

En Éthiopie, le calcul des heures s'effectue au coucher du soleil. Ainsi, à six heures du matin, heure solaire locale, il est 12 heures à Addis-Abeba ; à 7 heures du soir, il est une heure à Addis-Abeba et à 5 heures de l'après-midi, il est 11 heures. Étant très près de l'équateur, la variation est minime et le jour reste constant de 6h à 18h (12h-12h pour un Éthiopien) tout au long de l'année. Le calendrier éthiopien compte 13 mois (12 mois de 30 jours et un mois de 5 ou 6 jours, selon les années bissextiles).

Allez, c'est parti...

Jeudi 10 novembre : Métro, bus pour l'aéroport de Marignane et envol à 16H. Atterrissage à Roissy une heure et demie plus tard, comme prévu et long transit. Lecture. Le vol de l'Ethiopian Airlines décolle à l'heure, 22H05. Le Boeing 757-200, vieillot, est complet. Après le dîner, j'arrive à dormir, mal, quelques heures et rate même le petit-déjeuner !

Vendredi 11 : 11/11/11, ultime jour binaire du siècle. Belle date pour moi qui suis solitaire.

Bizarre : l'avion, parti à l'heure, arrive avec 20 minutes de retard. Le pilote a-t-il fait une sieste ? Il est 7H35 (7H30 de vol, décalage horaire de + 2H). Formalités à l'arrivée : queue pour obtenir le visa, peu cher (17 €), contrôle des passeports, bagage. Changement de terminal, celui des vols nationaux est à dix minutes à pied. Nouveau long transit, je m'endors une bonne heure dans un fauteuil sale mais confortable. Envol à midi dans un Bombardier de 70 places et arrivée une heure plus tard sur la piste de Mekele, où le vent souffle. Il fait beau, une vingtaine de degrés. Mon sac à dos est là, ouf ! (la perte de mon bagage est une de mes hantises). Une personne m'attend (le cuisinier) et nous prenons un combi Toyota, sans place pour les pieds, pour rejoindre le reste du groupe à l'hôtel à Wukro, une ville de 25 000 habitants situées à 45 km au nord de Mekele. Il conduit comme un fou, à gauche presque tout le temps. Ce n'est heureusement qu'un taxi !



Les dromadaires, route d'Abreha et Atsheba



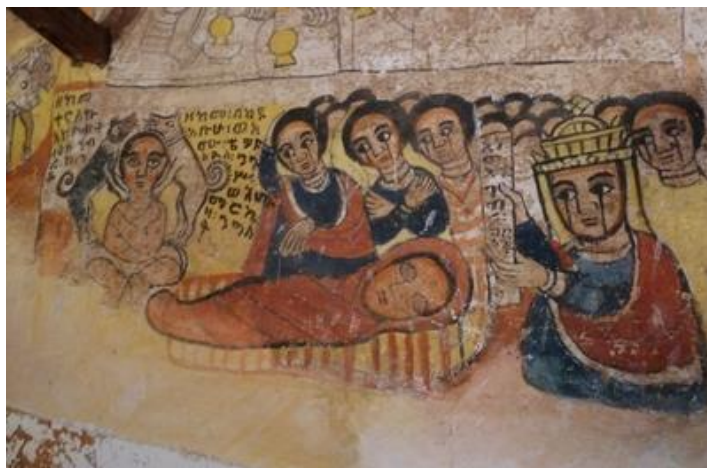
A Abreha et Atsheba

J'ai un quart d'heure pour prendre ma chambre, me laver le museau et m'apprêter. Puis, je fais connaissance avec le groupe déjà sur place, douze personnes : Thomas et Marie-Louise, Maurice et Christine, Carole, Françoise, Fayezi, Karine, Francis, Pascal, Yann et Lucie (ces deux derniers travaillant chez Nomade aventure mais ici en vacances). L'âge moyen du groupe est plutôt jeune, la personne la plus âgée n'ayant que 66 ans. Hamid, notre accompagnateur local, parle un excellent français. Je prends place dans un Toyota Landcruiser, derrière (à trois), je ne peux même pas y mettre mes genoux. Nous croisons sur la route des caravanes de dromadaires précédées d'ânes. Nous voici à l'église d'Abreha et Atsheba située dans un superbe environnement de montagnes et vallées. Immenses sycomores, haies de figuiers de Barbarie, récolte de blé. Des enfants vendent des coquillages et des fossiles, des vieilles mendient. Selon les sources, l'église daterait du IV, XI ou XIV siècle. La façade, refaite récemment, dénature l'ensemble dont une partie est creusée

dans la roche. Dommage. L'intérieur est assez délabré et mal entretenu, mais les murs sont recouverts de belles fresques colorées : Adam et Eve, la Vierge Marie, Jésus et bien d'autres scènes bibliques.



Eglise d' Abreha et Atsheba (XI iu XIV S)



Fresque, église d' Abreha et Atsheba (XI iu XIV S)

A la suite de cette visite, nous nous baladons un moment dans le village puis reprenons nos cinq véhicules pour retourner à Wukro. Dernier kilomètre à pied sur l'unique rue goudronnée de cette ville (la route, en fait) afin de s'imprégner de la vie des habitants du coin. J'arrive à l'hôtel avant 18H, la nuit ne tarde pas à tomber. Ma chambre individuelle (supplément) serait pas mal si tout fonctionnait. A quoi sert une douche lorsqu'il n'y a pas d'eau, l'électricité quand les ampoules ne fonctionnent pas ? Bienvenue en Afrique (j'ai l'habitude mais reste toujours surpris de voir que rien n'évolue...). Pour le dîner, comme j'ai le choix, je déguste une injera, le plat traditionnel de la corne de l'Afrique. Il s'agit d'une grande galette (crêpe épaisse) légèrement fermentée faite de farine de tef, une céréale endémique qui ne pousse que sur les hauts-plateaux éthiopiens. Elle se mange avec des morceaux de viande et/ou différents ingrédients ou sauces plus ou moins épicées. J'aime.



Sur la route du Danakil



Femmes afars, sur la route du Danakil

Samedi 12 : Bien récupéré. Je change de voiture pour pouvoir caser mes genoux et voyagerai désormais serré contre Thomas et/ou Marie-Louise. Lili, notre chauffeur de 38 ans, parle assez bien anglais et est très sympa. La plupart du temps, nous aurons aussi avec nous notre accompagnateur Hamid. Départ vers 8H15, accompagnés de gardes armés, par la nouvelle piste du Danakil qui relie Wukro à Amedila. Nous y croisons encore de nombreuses caravanes de sel (dromadaires et ânes). A un moment, un dromadaire récalcitrant arrive à faire tomber son chargement et le chamelier, aidés de deux compères, a toutes les peines du monde à lui remettre la charge sur le dos. Nous sommes maintenant en territoire afar. Les Afars (ou Danakils) sont connus pour être des guerriers redoutables et certains ont encore pour habitude d'émasculer leurs ennemis pour se confectionner des colliers (ce qu'on appelle des bijoux de famille). Ici, plutôt que de protéger ses arrières, mieux vaut protéger son devant !

Nous croisons de petits villages perdus au milieu de rien, dans des paysages arides où les chèvres ont du mal à trouver leur nourriture. Les habitations sont de petites huttes rectangulaires ou rondes faites de branchages (mais il n'y a aucun arbre à l'horizon !), de peaux et de tissus. Les femmes sont fières, refusant toute photo (ou alors contre espèces sonnantes et trébuchantes, ce que nous refusons par principe). Dommage, car certaines sont superbes avec leur robe longue colorée, leurs colliers multicolores et leur foulard sur la tête.



Caravane sur la route du Danakil



Hutte, route du Danakil

Les hommes et les jeunes garçons sont le plus souvent habillés du sherit traditionnel, un genre de robe longue. A l'entrée des bourgs plus importants trône le lion de Juda, emblème du pays. A midi, il fait chaud, au moins 35°. Heureusement l'air est sec et une petite brise souffle. Nous nous arrêtons à la mi-journée à Bera Ale, un village mi-musulman mi-chrétien, sur une placette dégoulassante et puante. C'est l'entrée du restaurant...



Alphabet amharique, école de Bera Ale



Sur la route du Danakil

Mais pas de plat, ni de salade composée comme prévu sur mon descriptif du voyage ! Le pique-nique, préparé ce matin par notre cuisinier, se résume à un simple sandwich de pain de mie, heureusement bon. Pour les toilettes, il faut se rendre à ceux de l'école (pauvres élèves !). Sur le mur des salles de classe vides, autour du tableau noir, est peint l'alphabet amharique, celui utilisé dans le pays (268 caractères !). Nous repartons un peu plus tard, après un bon café, autre spécialité du pays. Le paysage est de plus en plus désertique, plaine aride entourée de montagnes basses. A 16H30, nous voici au campement d'Amedila, très mal situé en plein milieu du village, mais près d'une caserne de l'armée. Des lits de bois et de cordes nous sont fournis. Le campement est sans arrêt traversé par les habitants du village, nous sommes obligés de laisser nos affaires dans les voitures. Les toilettes ont ceux de l'école, à 200 m de là. Le coin douche, ouvert aux quatre vents, est sommaire, jerrican et gobelet, personne ne se douchera ce soir. Excellent repas de pâtes al dente. Je lis, puis me couche tout habillé, éclairé par la pleine lune, sous les étoiles bruit.



Sur la piste du Dallol



Le campement d'Amedila

Dimanche 13 : Malgré le bruit (croisement de deux pistes, arrêt intempestif de camions, longue recherche d'un dénommé Mohamed, etc...), j'ai finalement passé une bonne nuit. Je n'ai pas eu froid sauf au tout petit matin où je me suis couvert de mon drap. Depuis un an, l'endroit a été sécurisé, suite à l'enlèvement d'une dizaine de touristes par des militaires érythréens. Petit-déjeuner et départ à 8H15, sous un beau soleil, dans le désert de Danakil, direction le Dallol, plein est. La piste surélevée borde durant un certain temps une étendue d'eau momentanée. De l'autre côté s'étend un désert de sel. Plus loin des falaises font penser à des murailles de château-fort. Après une plage de sable orange, nous traversons l'eau salée sur 300 m (pauvres 4x4). Il est 9H45 et le soleil tape déjà très fort, plus de 40°, tempéré d'une petite brise.

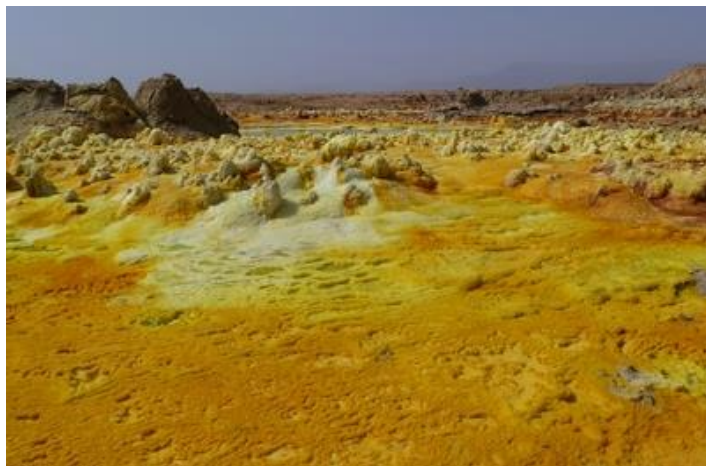


Dépôt de sel, sur la piste du Dallol

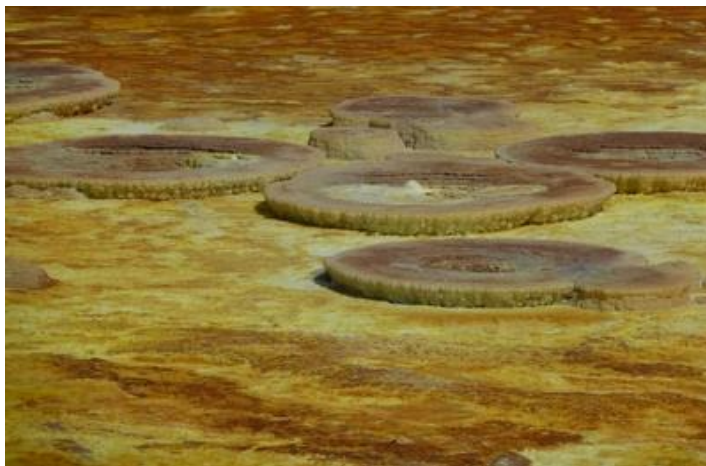


Au volcan du Dallol

Petite balade à pied au travers d'un magnifique paysage lunaire pour atteindre le volcan du Dallol, plat, merveilleusement coloré et situé dans une dépression de 120 m au-dessous du niveau de la mer. Pour moi c'est vraiment la surprise, je ne m'attendais pas à ça ! Dégradés de jaunes à l'orange dans une étendue d'eau, petits geysers, lac d'acide vert, eau bouillonnante par endroit. C'est magique, féérique, je n'avais jamais rien vu de tel. Le souffle coupé ! Ce qui tombe bien, car de fortes odeurs de soufre montent par endroit... Mes photos ne reflèteront malheureusement pas la palette de couleurs et la beauté de l'endroit. Nous restons là un bon moment, émerveillés, mais, l'heure tournant et le soleil tapant, il faut bien s'en aller. Après une longue traversée d'eau, nous rejoignons une piste dans le désert qui nous amène, vers le lac Assal, à un point d'extraction de sel que des hommes découpent par petites plaques avant de les charger sur des dromadaires. Mais c'est dimanche, peu d'ouvriers travaillent.



Au volcan du Dallol



Beauté du Dallol

Nous retournons au campement d'Amedila pour le déjeuner. Puis longue et chaude après-midi. Je m'abrite à l'ombre d'un des véhicules pour bouquiner sur mon lit, entouré de mouches. Dommage que les Afars soient si agressifs et peu sympathiques, ça ne me donne pas vraiment envie de me promener dans le village. Moi qui pensais que le peuple afar m'illuminerait ! Avant la nuit, j'inaugure la douche maintenant protégée d'une bâche. Ah, c'est bon ! J'en avais vraiment besoin, avec toute cette poussière véhiculée par le vent et collée à ma peau. Les autres suivent. Le diner, copieux et bon, est servi de bonne heure. Incroyable, à 20H30, tout le monde est couché ! Sauf moi. Je travaille mes photos sur mon ordinateur plus d'une heure puis fulmine car le véhicule dans lequel est stocké mon sac et mon couchage est fermé et le chauffeur a disparu. Je l'attends jusqu'à 22H30 et finis par m'endormir, sans rien...



Au volcan du Dallol



Désert du Danakil

Lundi 14 : J'ai eu un peu froid vers 5H et ai été obligé de me lever plusieurs fois pour marcher et me réchauffer en attendant le lever du soleil. Mes compagnons dorment toujours. Comment font-ils ? Plus tard, nous reprenons la route, si l'on peut dire. En fait, la piste directe pour rejoindre l'Erta Alé n'est pas praticable à cause de fortes pluies tombées il y a quelques jours et nous sommes obligés de faire un détour par une autre piste, accompagnés d'un guide du coin pour ne pas nous perdre. Encore quelques petits villages de huttes rondes en branchage recouvertes de tissus. Les Afars sont toujours aussi agressifs, nous sommes même caillassés par des enfants. Il fait de plus en plus chaud, plus de 45°. Arrêt vers 13h à l'ombre d'un bâtiment vide qui servirait de dispensaire et d'école. Bon pique-nique, salade de pâtes et de mouches. Enfin de la viande !



Extraction du sel, désert du Danakil



Village afar, désert de Danakil

Nous repartons vite. Le paysage est minéral, volcanique, noir et la piste devient très difficile à travers la lave. Nous voici en milieu d'après-midi au pied du volcan Erta Alé. Changement de programme : nous y monterons ce soir au lieu de demain matin et en redescendrons demain matin avec une journée d'avance. C'est mieux comme ça, il faut voir ce volcan de nuit et je ne vois pas ce que nous aurions fait là-haut toute une journée sous le cagnard. Nous partons plus tard, à la nuit tombée : 12 km de trek pour atteindre le sommet du volcan à 613 m. A cause de la chaleur, cela ne peut être fait que de nuit.



Coulée de lave, volcan Erta Alé



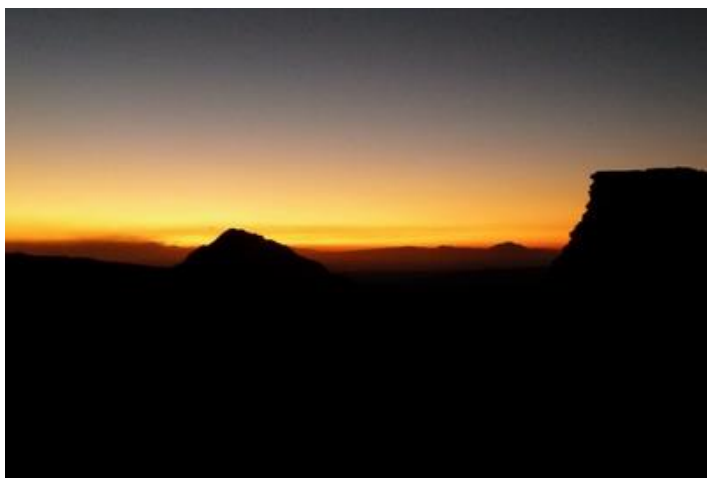
Maman et fiston, désert de Danakil

La marche est assez difficile, d'autant plus que le groupe doit rester compact pour des raisons de sécurité, nous marchons donc au pas des plus lents. Des gardes armés nous accompagnent et des dromadaires nous rejoindront avec l'équipement pour la nuit (matelas et nourriture). Dès la moitié du trajet, nous apercevons les premières lueurs rouges dans le ciel. Il nous faut environ quatre heures pour atteindre le sommet, ça va, j'arrive en forme. Là-haut, nous redescendons un peu, en marchant sur de fines plaques de laves séchées qui s'enfoncent, jusqu'au bord du cratère. Quel spectacle ! A une centaine de mètres en contrebas, la lave noire est traversée de lignes incandescentes rouges, alors que de certains endroits en ébullition montent des flammèches tels un feu d'artifice. Encore un moment inoubliable ! Je n'avais jamais vu ça, une fois de plus (mais là aussi mes photos ne reflètent en rien la magie du lieu). L'air est sulfureux, un foulard devant la bouche est indispensable afin de respirer normalement. Plus tard, vers 1H, après un repas léger, nous nous couchons, toujours à la belle, sur nos matelas. Le terrain en pente est plein de cailloux, le vent souffle, tout cela est fort peu agréable. Il y a bien des huttes en pierre construites pour les touristes, mais elles nous sont interdites !



Au volcan de l'Erta Alé

Mardi 15 : La nuit a été dure, le réveil se fait très tôt. Je suis très fatigué, je ne sais pas ce que j'ai. La mauvaise nuit ? La fatigue accumulée ? Les odeurs de soufre ? La forte chaleur ? La nourriture ? L'eau toujours chaude que nous devons boire en quantité ? Il faut dire que tout le monde ou presque dans le groupe a été bien malade, chacun à son tour... La descente commence avant 6H et je suis exténué lorsque je rejoins les voitures au bout de 4 heures, alors que la descente aurait dû m'être bien plus facile que la montée. Je saute le petit déjeuner et m'endors à même le sol en attendant le départ. Noir c'est noir, il n'y a plus d'espoir... Nous rebroussons chemin par la même mauvaise piste volcanique qu'hier, puis bifurquons pour arriver sur une bonne route goudronnée au bout de 80 km. Enfin ! C'est bien agréable ! Vers 13H30, nous voici à Afdera. Au campement, électricité et boissons fraîches. Ah, du Coca, ça va peut-être me redonner du tonus ! Je n'ai pas faim et vais m'allonger sur un lit à l'ombre d'une hutte. Des chambrettes au toit de tôles sont à disposition, genre de saunas afars, je préfère siester dehors. Je dors tout l'après-midi, malgré la terrible chaleur et le vent de poussière. Si je suis sans doute le plus fatigué aujourd'hui, je ne suis à priori pas le seul.



Lever de soleil, Erta Alé



Les dromadaires, descente du volcan Erta Alé

Avec une demi-heure d'attente et de retard sur l'horaire prévu, petit tour en voiture jusqu'au lac d'Adfera, à 10 minutes de là, pour voir les travailleurs récolter le sel marin. Trop tard, il fait déjà trop sombre pour les photos et seuls trois ouvriers sont toujours là. Je fulmine, très déçu, un coup pour rien, c'était pourtant si joliment présenté sur notre programme (c'était d'ailleurs le principal intérêt de cette journée...). Cette frustration (qui me met en colère) me redonne un peu d'appétit. Le dîner est très bon, purée et viande de mouton en sauce, pour moi une demi-assiette suffira ce soir. Bravo le cuisinier

(vous voyez, je ne suis pas toujours négatif...). Douche froide puis, dès 20H, malgré un vent épouvantable et poussiéreux, je m'endors toute la nuit, dans mon abri sous la tôle.



Saline d'Afdera



Campement d'Afdera

Mercredi 16 : Et j'ai très bien dormi ! Nous avons eu droit à un oreiller cette fois, ça change tout. J'ai retrouvé ma forme, ou presque. Pancakes au petit-déj, le cuisinier se surpasse. Mais il faut éviter de manger les centaines de mouches qui se posent sur la confiture. Les mouches, quand elles ne sont pas grillées ou farcies, sont peu appétissantes. Départ vers 9H, la route est bonne. Peu de villages, habitations toujours aussi sommaires. Mais, lorsque nous passons, des dizaines d'enfants bien noirs sortent de partout. Visiblement, la nuit, ça ne chôme pas...



Sur la route de Semara



Gazelles de Grant, vers Gewane

Mais de quoi vivent donc les Afars ? Il n'y a rien ! Quelques chèvres, trois herbes, un ou deux arbustes bas, de la roche, du sable... Chassent-ils au moins les autruches que nous apercevons de temps en temps. Drôle de vie. Il est des moments, trop rares certes, où je suis heureux d'être Français ! Déjeuner vers midi sous une grande hutte bien aérée, le restaurant local. Nous n'avons droit qu'à un sandwich au fromage et à l'omelette, préparé ce matin pour notre cuisinier. Même si la température a baissé de quelques degrés, le sandwich est toujours chaud et a pris un drôle de goût.



Sur la route de Semara



Femmes afars

Et quand je vois nos chauffeurs se régaler d'une injera, ça me fait vraiment envie ! Autour du restaurant, des enfants vendent des pierres et ne veulent se laisser photographier que contre de l'argent, ce que nous refusons par principe. Des chèvres aux cornes très épaisses broutent alors qu'un gypaète barbu rode. Nous repartons, apercevons des autruches sur la route et des tornades de poussière un peu plus loin. Après 260 km, nous voici à Semara. Il n'est pas 16H lorsque je m'installe dans une chambre agréable et fonctionnelle. La climatisation est appréciable, même s'il fait un peu moins chaud que ces derniers jours. Je commande de la chèvre rôtie, on me la sert frite. Trop huileuse, j'en mange peu, d'autant plus que j'ai du mal à digérer le sandwich de midi. Je reste ensuite sur mon ordinateur jusqu'à plus de 23H, beaucoup de retard que je ne rattrape pas.



Une autruche



Gypaète barbu (pas à l'échelle...)

Jeudi 17 : Bien que j'aie demandé un réveil à 5H (pour partir à 5H15) quelqu'un vient frapper à ma porte à 4H30. Et ce n'est pas l'amour qui passe, pas le genre de l'endroit... Dehors, un chien hurle à la mort. Ah non, ce n'est que l'appel à la prière... Il faut dire que le minaret est à 20 mètres de l'hôtel. Il est 5H02. Allez, les gars, tous à la mosquée. Je jette un œil. Bizarre, personne... Faut crier encore plus fort, mettre des haut-parleurs à l'intérieur des maisons, appeler la police, aller frapper à chaque porte, je ne sais pas moi, trouvez des idées, on ne peut tout de même pas laisser les fidèles endormis alors que c'est l'heure de la prière ! Ah, de mon temps...



Chutes de l'Awash, parc de l'Awash



Crocodile, parc de l'Awash

Bien entendu, les chauffeurs sont en retard et nous partons à 5H45, une demi-heure de sommeil perdu, ce n'est pas sympa à cette heure là. Descente vers le sud sur une bonne route, celle qui relie la capitale à Djibouti. Plusieurs barrages filtrants pour les nombreux poids-lourds (les camions, pas moi). Beaucoup de circulation. Des troupes de gazelles de Grant et quelques oryx broutent dans la savane. Petit-déjeuner sur la route vers 9H30, puis nous continuons, paysage assez monotone. Au bout de 350 km, nous sommes arrivés à Awash, qui délimite les régions amhara, oromo et afar. Ma chambre est tout à fait correcte, pas de clim mais un ventilateur, ça devrait suffire. A mon avis, la température ne dépasse pas 30° ici. Déjeuner sur place, je prends de l'agneau rôti, fameux.

Nous repartons ensuite pour le parc national de l'Awash, à quelques kilomètres (étant moi-même taureau, je ne sais pas si c'est bien prudent de m'y rendre...). Ce parc de 756 km², s'étendant entre des plaines allant de 750 m d'altitude jusqu'au sommet du volcan Fantalé qui culmine à 2007 m, a été créé en 1966 sur les conseils de l'Unesco (dixit Le Petit Futé). Les chutes de la rivière Awash n'ont rien de bien spectaculaire, mais des crocodiles se dorment à proximité. Plus de deux heures de balade en 4x4 nous permettent d'apercevoir des troupes de gazelles de Grant et d'oryx, des phacochères, des dik-diks toujours en couple, un oiseau secrétaire, des nids de tisserins à priori abandonnés, une tribu de babouins, de nombreux oiseaux et... quelques zébus.



Oryx, parc de l'Awash



Babouin mâle, Awash

Sympa, cette virée, surtout en fin d'après-midi, lorsque le soleil au déclin joue avec les couleurs (c'était le moment poétique de mon récit). Diner à l'hôtel et remise des enveloppes de pourboire à notre accompagnateur et nos chauffeurs.



Couple de dik-diks, vers Awash



Champ de sorgho, Asebot

Vendredi 18 : Fin de nuit pénible, je suis assailli par les moustiques. Départ prévu après le petit-déjeuner à 7H30, mais les chauffeurs arrivent de nouveau en retard. Dix d'entre-nous vont rejoindre Addis-Abeba, dont sept s'envoleront cette nuit pour la France. J'avais quant à moi décidé de prendre un bus pour rejoindre Dire Dawa puis Harar où je dois passer quelques jours en attendant l'arrivée du prochain circuit. Or j'ai appris dès le premier jour que Thomas et sa femme Marie-Louise, avec qui j'ai partagé la voiture presque tout le temps, prolongeaient aussi leur séjour par deux jours à Harar et avaient déjà réservé toute leur extension. Ils partent en fait avec le même véhicule et Lili, le chauffeur que nous avons. Je me suis donc arrangé pour faire le trajet avec eux, environ 370 km. Après avoir fait nos adieux au reste du groupe, dont l'amitié s'était raffermie ces deux derniers jours, nous partons vers 8H. Je suis installé, confortablement, près du chauffeur. Le ciel est un peu voilé au départ, mais s'éclaircira pour laisser place au bleu plus à l'est. Comme hier dans le parc, nous apercevons quelques animaux sur et le long de la bonne route goudronnée : couples de dik-diks, grande famille de babouins, quelques vautours, des chameaux bien sûr et même un aigle blanc à l'air assez royal.



Culture du kat, vers Asbe Teferi



Au marché, vers Asbe Teferi

A partir d'Asebot, nous prenons la fameuse route des crêtes, qui est toutefois la route principale. Pas mal de virages et de montées, peu de circulation heureusement, l'environnement est superbe, de plus en plus vert. De plus en plus d'arbres. Champs de sorgho (céréale) et de kat (ou khat), ce buisson qui fournit aux hommes de la région les feuilles euphorisantes à mâcher, une véritable drogue cautionnée par les gouvernements (surtout à Djibouti). Sans kat, des révolutions éclateraient. Et cette région en est la principale productrice. Des bergers de tout âge, mais surtout des enfants, mènent leurs troupeaux de chèvres ou de moutons. Des groupes d'écoliers en semblant d'uniforme se rendent à l'école (ou en reviennent ?). Nous traversons de nombreux petits villages de toucouls, des cases en pisé recouvertes d'un toit de paille à l'embout pointu. Quelques bourgs aussi, avec leurs maisons en dur et beaucoup de monde dans les rues, notamment autour des marchés de kat. C'est vendredi et, à la mi-journée, nous entendons les appels à la prière. L'est éthiopien est en majorité musulman. Certaines mosquées sont mignonnettes avec leur minaret coloré. D'ailleurs tout est coloré : certaines façades de maison et, surtout ; les vêtements des femmes.



Fillette afar



Minaret



Au marché du kat de Kulubi

A Kulubi, nous nous promenons un moment au marché. Belle ambiance, d'autant plus que la population, majoritairement oromo, est souriante et non seulement nous laisse prendre des photos mais pose (trop) pour les portraits. Ca nous change des Afars, nous revivons. Quand je pense que nos compagnons de circuit garderont peut-être, eux, une mauvaise image des Ethiopiens ! Alors je leur dis : les Afars ne représentent pas le peuple éthiopien, loin de là ! Revenez visiter d'autres régions de ce magnifique pays et vous en serez convaincus ! Petit tour jusqu'à la cathédrale orthodoxe Saint-Gabriel, un lieu de pèlerinage important. Nous continuons jusqu'au croisement et prenons à gauche vers Dire Dawa, route en descente. Dire Dawa est une ville récente (un peu plus d'un siècle) créée lors de la construction du chemin de fer Djibouto-Ethiopien. Seconde ville d'Ethiopie, 350 000 habitants, 1 220 m d'altitude, elle est propre et agréable car très arborée et ombragée. Deux quartiers, traversés par une rivière en ce moment à sec. Nous déjeunons rapidement pour 1 € chacun, boisson comprise (bonnes pâtes à la sauce tomate). Mais je suis fatigué, barbouillé, le sandwich de mercredi midi m'aura fait effet. Marie-Louise aussi est un peu malade.



Sur la route...



Femmes joyeuses...

Courte visite du quartier le plus ancien, plein de vie, et de la gare, fermée (il n'y a plus de train depuis plusieurs années). Nous remontons le dernier bout de route jusqu'à Harar, notre destination. Et ça grimpe, et ça tourne, Harar est à 1 856 m d'altitude (au moins, pas de moustiques, et il y fait meilleur...). Nous y arrivons un peu avant la nuit. Quelle journée ! Des images plein la tête ! Thomas et Marie-Louise sont ravis, d'autant plus que Nomade ne s'est pas foutu d'eux et leur a réservé une belle chambre. Vu le tarif exagéré, je préfère suivre les conseils de Lili (notre chauffeur) et vais loger à son hôtel, huit fois moins cher. Pour moins de 4 euros, j'ai tout : un grand lit, la télé, une salle de bain avec douche chaude. Et, en prime, une colonie de blattes ! (j'ai une sainte horreur de cet insecte). Après la douche, j'en ai achevé deux sans aucune pitié ni aucun remord et, comme je n'avais ni faim ni besoin de protéines, je suis parti me coucher, tôt, sans manger. Bon, je ne vais pas déblatérer...



Cathédrale orthodoxe de Saint Gabriel, Kulubi



Gare de Dire Dawa

Samedi 19 : Nuit impeccable finalement (je craignais un peu). Plusieurs priorités aujourd'hui : trouver une autre chambre, un centre Internet pour mettre mon site à jour et relever mon courrier, faire (faire) une lessive, me promener, me reposer. Aujourd'hui devrait être une journée de décompression (pour moi, malgré tout, la vie en groupe est dure). Il fait beau, mais la température est fraîche au petit matin. Je quitte mon hôtel en tuk-tuk (appelés bajaj, ils sont des milliers, pratiques mais polluants) pour une autre adresse conseillée par mon Petit Futé. Chambre correcte, balcon donnant sur le marché de la porte Shoa, une des six qui mènent à la vieille ville. Mais, comme tout ne peut être parfait, une seule prise de courant fonctionne et l'ampoule est trop faible (on me la change pour une 60W encore insuffisante...). Une fois installé, je repars dans un café-Internet assez proche, y reste trois heures jusqu'à sa fermeture à midi, en rejoins un autre en face, plus lent, où je travaille encore plus d'une heure pour terminer mon travail. Voilà, je suis à jour...



Le marché de la porte de Shoa, Harar



La porte de Shoa, Harar

Je déjeune frugalement et rapidement à l'hôtel, puis vais visiter la vieille ville. Harar, comme je vous l'ai dit hier, est une ville d'altitude (1 856 m), située en région Oromo, à la limite de la région somalie éthiopienne. La vieille ville (1 km² seulement) fut créée dès le VII^{ème} siècle, elle fut la porte d'entrée de l'islam en Ethiopie entre les X et XIII^{ème} siècle. Entourée de remparts, elle forme aujourd'hui le quartier de Jogol, à l'est de la nouvelle ville. Les Hararis, population d'Harar, sont estimés à 125 000. Après avoir vadrouillé dans le dédale des ruelles du marché en pente près de mon hôtel, je passe la porte de Shoa et continue, le nez en l'air, au fil des rues très mouvementées de Jogol. Des paysannes des environs sont assises à même le sol devant des étals où la nourriture est quelquefois rare, trois bananes par ci, quelques sachets de cacahouètes par là, légumes et fruits de toutes sortes. Parfois, des parapluies les protègent du soleil. Sur une place, au marché de la viande, de nombreux faucons tourbillonnent et se posent alignés sur un haut mur, tels nos pigeons sur les gouttières. C'est beau, un faucon (mais je n'aime pas les vrais...).



Eglise orthodoxe Medhane Alem, vieille ville



Maison du Ras Tafari (musée), vieille ville d'Harar

De nombreux sans-abris, enroulés dans des ouvertures sales, sommeillent. Pas mal de fous aussi, très facilement reconnaissables à leur coiffure et leur allure. Je crois que le kat fait des ravages et laisse quelques séquelles (pour moi, ça ne vient pas de là, rassurez-vous, je n'ai jamais brouté de kat. A la rigueur, un Kit-Kat par ci par là...). Peu de véhicules, quelques ânes et des piétons surtout. De nombreuses mosquées (il y en aurait 90 dans la vieille ville). Au centre, sur la place Feres Megala (marché aux chevaux) où se dresse un monument horrible qui glorifie l'amitié islamo-chrétienne, l'église orthodoxe Medhane Alem, construite sur une ancienne mosquée, est très colorée. Plus loin, la superbe demeure du Ras Tafari Haïlé Sélassié, de style indien, abrite maintenant un petit musée ethnologique. Des ruelles, dans tous les sens, présentent une palette très large de couleurs, mélange de verts, bleus, roses, rouges... C'est magnifique. Les artisans sont souvent regroupés par spécialité, comme tous ces couturiers dans une même rue.



Ruelle, vieille ville d'Harar



Ruelle colorée, vieille ville d'Harar



Une ruelle, vieille ville d'Harar

Des adultes m'interpellent (« Farandji », le Blanc) et utilisent les quelques mots d'anglais qu'ils connaissent. Mais certains le parlent très correctement. Des enfants me prennent la main, fiers. Un jeune guide me colle pendant une demi-heure, se faisant passer pour un étudiant voulant parfaire son anglais (il n'avait pas l'allure d'un étudiant). Quand j'arrive enfin à le semer, c'est un sourd-muet qui prend sa place, mais peu de temps heureusement. Pas facile de communiquer avec un sourd-muet, même en chanson. Plus tard, j'ai même croisé Thomas et Marie-Louise ! Ces trois heures de balade justifient pleinement le déplacement (et ce n'est pas fini...). A l'hôtel, je rencontre un guide venu me proposer ses services pour les deux jours à venir, le forfait proposé est d'abord assez cher (surtout la part du taxi) et nous discutons. Ok, c'est d'accord, rendez-vous à 7H30 demain matin. Dîner à l'hôtel, une injera à la viande de chèvre, bof (je préfère la végétarienne). Dans ma chambre, avec la nuit, là aussi des blattes font la fête. Spécialité hararie ? Mais si l'ara rit, moi non...



Vrai faucon, vieille ville d'Harar



Une mosquée, vieille ville d'Harar

Dimanche 20 : Concert de muezzins, quand s'arrêteront-ils ? Dès 6H, au lever du jour, la rue s'anime. Un peu avant 8H, Ashenafi, le jeune guide rencontré hier soir, vient me chercher. Il parle bien l'anglais. Nous montons dans une 404 par un chauffeur jovial. Les taxis 404, bleus, sont plus de 300 à circuler dans Harar, peut-être plus qu'en métropole. A la sortie de la ville, un peu en hauteur, beau point de vue sur Harar. Puis une piste assez bonne grimpe en direction de Koremi, à 19 km. Paysages superbes, champs de sorgho et de kat, nombreux bergers et troupeaux et, surtout, de belles maisons bâties en pierres brunes et au toit en terrasse. Des femmes lavent habits et gamins dans un ruisseau, des affaires sèchent au soleil. Des enfants courent et s'agrippent derrière la voiture, ce qui déplaît évidemment au chauffeur. Mais la 404, qui doit avoir une bonne quarantaine d'années et plusieurs vies, passe partout, nous n'avons touché qu'une fois. La 404 fut vraiment une voiture formidable. Sur la route, un homme récolte du kat (se prononce tchat) et Ashenafi en achète deux ou trois gerbes. Ca ne paraît pas bien cher. Il commence à brouter avec mon chauffeur. Dans les descentes, ce dernier coupe le moteur. Pas de petites économies...



Mon taxi 404, Harar



Sorgho, environs de Koremi

Deux paysans chargés font du stop, nous les prenons avec mon autorisation. Vers 9H30, nous voici à destination. Koremi, situé en hauteur dans la montagne, serait l'un des plus anciens villages d'Ethiopie, habité depuis le XII^{ème} siècle par les Argoba. Aucun transport public ne s'y rendant, louer un taxi est obligatoire. Nous n'avons d'ailleurs croisé aucun véhicule de toute la matinée. Promenade dans le village, tiens, quelques pieds de tabac ! Une fillette nous amuse, prenant des feuilles de tabac, les froissant et les enfournant dans sa bouche ! Toutefois, les enfants son collants, certains adultes aussi, demandant sans cesse de l'argent. Ashenafi me conseille d'acheter des bonbons pour les enfants afin de pouvoir prendre quelques photos. Mais il reste les irréductibles, qui prennent les bonbons et refusent les photos, en riant, l'air de dire : je t'ai bien eu ! C'est un peu pénible... Surtout que les gens sont beaux, notamment les filles, avec leur longue coiffe tressée et leurs colliers de perles multicolores. Les vieux sont barbus (musulmans). Comme chez les Afars, les hommes et garçons portent ici le sherit, cette robe longue qu'ils raccourcissent en jupe lorsqu'ils ont trop chaud. Par contre, nous sommes très gentiment reçus par une famille de femmes et d'enfants en bas-âge (mon charme y est sans doute pour quelque chose). Tout l'intérieur de leur belle maison est en pisé bien lissé, avec des niches formant étagères dans les trois pièces. Une marche menant à la chambre sert de banc. La cuisine est dehors, sur le côté de l'entrée, sans doute pour ne pas enfumer.



Sur la piste de Koremi



Village, sur la piste de Koremi

La promenade se poursuit, il commence à faire chaud. Nous repartons par la même piste, avec deux femmes à bord que nous amenons jusqu'à Harar où nous arrivons 45 minutes plus tard, un peu avant 11H. Elles m'offrent des cacahouètes grillées, dont elles ont des sacs pleins à vendre au marché. Du coup, je m'offre l'apéritif sur mon balcon, tout en regardant du second étage la vie du marché en –dessous, notamment le long chargement de deux camions en caisses de bouteilles vides de la Coca-cola Company (environ 50 000 bouteilles, d'après un rapide calcul). A ce que je vois, il n'y a pas que les touristes qui aident les Américains, car des touristes il y en a peu à Harar, je n'en ai croisé que cinq hier, dont mes deux amis.



Fillette argoba, Koremi



Fillette argoba, Koremi



Marchande de kat, Harar

Je repars à la conquête du vieil Harar, ou plutôt à la recherche des restaurants qui s'y trouvent. Le Petit Futé signale deux endroits, je ne les trouve pas, pas très futé. Le musée de la soi-disant maison de Rimbaud est fermé, ce n'est pas bien grave. Le nombre d'échoppes de coiffeur-barbier est impressionnant. Beaucoup de vieux portent pourtant la barbe, souvent teintée au henné. Toujours autant de gens dans les rues, même si c'est dimanche. Ici, les gens ne se posent pas la question de savoir s'ils doivent ou non travailler le dimanche (ou le vendredi), ils savent que s'ils ne travaillent pas ils n'auront rien à manger le soir, et leur famille non plus. Même insouciance pour la retraite, l'espérance de vie est de 56 ans en Ethiopie. Je rentre déjeuner à l'hôtel puis me repose un peu. En fin d'après-midi, je traverse de nouveau la vieille ville pour me rendre jusqu'à la porte de Fallana. Un jeune guide, le même qu'hier, a tenu à m'accompagner, impossible de m'en débarrasser, c'est pénible. L'extérieur de la porte de Fallana est un des deux lieux où chaque soir, vers 19H, des hommes issus d'une lignée traditionnellement dévolue à cet exercice nourrissent les hyènes des environs. Lorsque j'arrive, un homme est déjà en train d'appeler à tue-tête les animaux et cela dure un moment. Cette coutume remonte à bien longtemps, lorsque les hyènes affamées attaquaient la nuit hommes et animaux. On ne devait pas les tuer car elles servaient d'éboueurs et débarrassaient la ville de ses charognes. Les hommes alors ne sortaient pas la nuit. Aujourd'hui, nourries, elles n'attaquent plus personne. Logique...



La soi-disant maison d'Arthur Rimbaud, Harar



Ruelle colorée, vieille ville d'Harar

Seules quatre hyènes viennent au rendez-vous... Dans le noir, j'aperçois d'abord seulement leurs yeux. Puis une voiture allume ses phares et éclaire la scène. C'est très touristique (et payant pour les touristes). Un homme à terre, entouré de ces bêtes au pelage brun tacheté et à l'air hirsute, les nourrit de morceaux de viande qu'il leur tend à la main ou avec un court bâtonnet qu'il tient dans sa bouche. Les hyènes n'ont pas l'air féroce, elles semblent apprivoisées (à force, tous les jours...). Après le spectacle, je paye et repars, le guide a disparu, il a dû toucher sa commission au passage. Il est 19H30. Les ruelles peu éclairées sont encore très animées, la balade est très sympa. Presque arrivé, je me laisse tenter par une fatira, spécialité hararie : c'est un genre de crêpe frite fourrée avec de l'omelette et d'autres ingrédients (oignons, herbes fines, un peu de piment...). C'est bon et ça suffit pour mon repas.

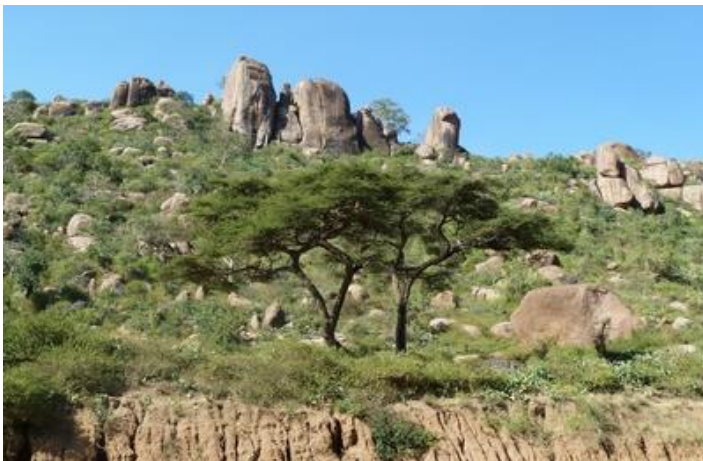


Les hyènes, Harar

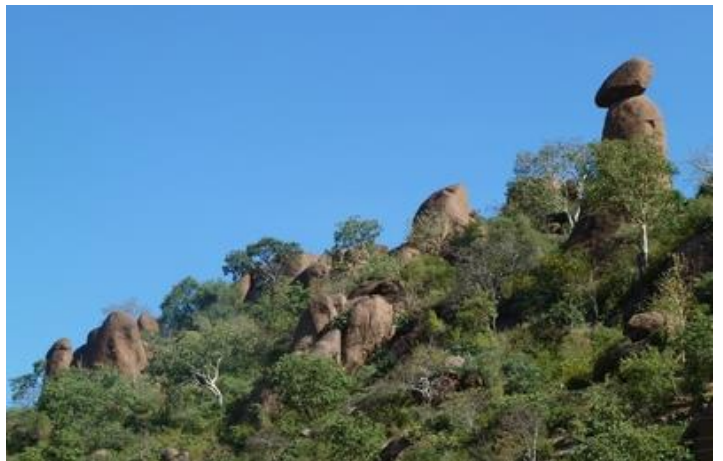


Hyènes, Harar

Lundi 21 : Heureusement que les mouches dorment la nuit ! Dès que le soleil apparaît, ma chambre est envahie. D'où viennent-elles ? Porte et fenêtre sont fermées ! Cette nuit, j'ai rêvé à un monde imaginaire : j'étais parmi un groupe de touristes surprenants : certains avaient emmené pour chaque jour un tee-shirt et une paire de chaussettes à jeter, mais un seul pantalon, blanc, pour deux semaines de circuit... D'autres avaient sans doute prévu une turista, emportant deux packs de 18 paquets de papier-toilette... Certains voulaient prendre, en plein désert, au moins deux douches par jour...



Vallée de Dakhata (vallée des merveilles)



Deux ou trois ronflaient la nuit comme une locomotive centenaire, en accusant les autres... Un autre avait toujours faim et finissait les plats de ses voisins... La plupart étaient malades, il aurait fallu un docteur avec nous. Et peut-être même un psychologue ! Ah, drôle de rêve ! Des choses comme ça peuvent-elles exister dans la réalité ?

La 404, son chauffeur et Ashenafi passent me récupérer juste à l'heure éthiopienne, c'est-à-dire avec un quart d'heure de retard, et nous partons jusqu'à Babillé, à 37 km vers l'est en direction de la frontière somalienne. Nous passons ce bourg et, 7 km plus loin, arrivons à la vallée de Dakhata, surnommée vallée des merveilles par les Italiens. Il est vrai que cette vallée étroite est jolie avec ses blocs bruns, enchevêtrés et quelquefois en suspens, d'origine volcanique, mais les Italiens ont un peu exagéré (certains sites identiques au centre-ouest du Maroc, à Tafraout par exemple, sont de loin beaucoup plus beaux. De près aussi.). Nous nous baladons un peu, regardant passer des troupeaux de zébus ou de chameaux se rendant au marché au bétail de Babillé, qui se tient le lundi et le jeudi et où nous nous rendons aussi. Ce marché est intéressant, d'abord parce que pas du tout touristique (je suis le seul farandji), ensuite parce que certaines bêtes sont vraiment majestueuses, enfin parce que le lieu est typique et les gens aussi (beaucoup de Somalis).



Au marché au bétail de Babillé



Amoureux ?

Certains dromadaires sont géants, rien à voir avec ceux du Dallol. Les zébus sont énormes, magnifiques, paraissant vraiment en bonne santé. Les femmes, très noires, sont habillées de vêtements colorés et les hommes portent souvent le chèche sur la tête à la manière des Arabes. Je fais ma moisson de photos (bien que le soleil soit déjà haut et le contraste mauvais) et me régale... D'après Ashenafi, ce marché au bétail serait le plus important d'Afrique (mais je ne crois pas, malgré les centaines de dromadaires). Le soleil tape déjà fort et nous repartons de là vers 10H20 pour retourner à Harar où je me fais déposer au centre de la vieille ville. Je visite tout d'abord le petit musée ethnographique situé dans l'ancien palais, bien délabré, du Ras Makonnen puis, un peu plus loin, une maison harari traditionnelle. Très belle, elle présente des objets usuels et de l'artisanat. Cette maison est située dans un joli (mais petit) jardin.



Au marché au bétail de Babillé



Ancienne maison harari, vieille ville d'Harar

Je me balade encore un peu, puis m'arrête dans une pâtisserie pour déjeuner d'un bout de pizza froide et épicé et de deux biscuits avant de rentrer à l'hôtel et travailler un peu sur mon récit et mes photos. Vers 15H, me voici de nouveau au centre Internet, où je reste deux heures. Courte balade encore et retour à l'hôtel où je récupère tout le linge propre que j'avais donné à laver. Repos, lecture, un peu de travail encore, et la journée se passe. Au resto, le soir, j'ai envie de me faire plaisir et me commande des côtelettes de veau. Quelle ne sont pas ma surprise et ma déception lorsque l'on me sert une injera avec de la viande hachée avec des tomates ! En fait, ils servent ce qu'ils ont sous la main... De retour dans ma chambre, je mène le combat, que je gagne, contre une dizaine de blattes. Hier, j'en ai trouvé une dans mon lit !



Au marché au bétail de Babillé



Au marché au bétail de Babillé



Ancienne maison harari, vieille ville d'Harar

Mardi 22 : Pas facile de quitter Harar, je serais bien resté un ou deux jours de plus. Mais, il faut bien que je rejoigne Addis-Abeba, le groupe Explorator que je vais intégrer arrivant demain matin. La gare routière est à 5 minutes de l'hôtel, j'y prends un minibus à 7H30 pour Diré-Dawa. Place assez confortable (tout est relatif), 50 kilomètres et une heure de trajet pour un euro. Là, je dois discuter âprement le tarif avec un tuk-tuk qui me demande trois fois le prix normal pour me conduire à l'aéroport. Il y aurait pus de 3000 de ces tri-cyclomoteurs dans cette ville ! Dès 9H, à l'aéroport, je peux vérifier si mon vol de 12H20 part bien. J'espère, car sur le site Internet d'Ethiopian Airlines, en France, je l'ai payé trois fois plus cher que si je l'avais acheté sur place ! C'est OK, je n'ai plus qu'à attendre, un bon livre à la main. L'aéroport est tout petit, pas d'eau aux sanitaires, la plupart des ventilateurs ne fonctionnent pas, il fait chaud, mais l'avion part avec 10 minutes d'avance ! C'est un Bombardier Q400 de 80 places environ, plein. Mais où va-t-il lâcher ses bombes ?



Ruelle colorée, vieille ville d'Harar



Oromos, sur la route

50 minutes de vol seulement et deux sandwiches (j'en ai demandé un en rab, faut quand même que j'amortisse le tarif !).

Les abords d'Addis Abeba sont très verts, beaucoup de champs cultivés. Les tarifs des taxis de l'aéroport montent en flèche lorsqu'un Blanc arrive. Qu'importe, je marche 5 minutes et, hors de l'aéroport, je prends un minibus collectif qui m'amène à destination pour quarante fois moins cher. J'aurais voulu dormir au même hôtel que demain soir avec Explorator, mais la réception est assez peu compréhensive et ne me fait pas de cadeau. Tant pis, je rejoins un autre hôtel à proximité, le National Hotel, où le tarif est plus raisonnable (50 US\$). Je visite plusieurs chambres et choisis la moins délabrée. Le rapport qualité/prix laisse à désirer, mais les hôtels de la capitale sont énormément plus chers que dans le reste du pays (comme dans beaucoup de pays, d'ailleurs). Puis je m'aperçois que la Wifi gratuite soi-disant très rapide, ce qui m'avait décidé, ne fonctionne pas : en travaux pour trois ou quatre jours ! Du coup, je cherche un Centre Internet et le trouve à un quart d'heure de là, mais il est vraiment très très lent. Du coup, j'y reste trois heures, pas grave, je n'ai rien d'autre à faire. En face, dans le plus grand stade du pays, se déroule un match de foot et je peux entendre les supporters crier, c'est la fête. Retour de nuit à mon hôtel où je dine de grillades vraiment très grillées...



Fleurs, vieille ville d'Harar



Goyaves, vieille ville d'Harar

Mercredi 23 : J'ai rendez-vous à 8H précise au Ghion Hotel avec le guide d'Explorator, il arrive 40 minutes plus tard avec le groupe (vu les horaires de vol, c'est ce que j'avais calculé). Le groupe est au complet, nous sommes sept comme prévu ; deux couples : Jean-Claude et Raymonde, Alain et Michelle ; trois individuels : Sylvie, Raphaël et moi. Plus notre guide de Travel Ethiopia, Daniel, 40 ans, qui parle parfaitement le français. Ma chambre au rez-de-chaussée n'étant pas faite, on m'en donne une autre, correcte, au troisième étage. Tant mieux. A 9H45, nous partons dans un minibus visiter la capitale, que je connais déjà. Addis-Abeba (la nouvelle fleur), située sur les hauts-plateaux entre 2 300 et 2 500 m, a environ 4 millions d'habitants (deux fois plus qu'en 1987). C'est une ville assez récente créée en 1892 par Ménélik II, empereur autoproclamé. Donc, forcément, peu de monuments anciens... Addis Abeba est un peu considérée comme capitale de l'Afrique : c'est ici que siège l'OUA (organisation des états africains) et la CEA (commission économique des Nations unies pour l'Afrique). Premier arrêt à quelques centaines de mètres de l'hôtel sur la vaste place de la Vraie Croix où se déroule la plupart des grandes manifestations, dont la principale fête religieuse orthodoxe, le Masqal. Elle est entourée d'énormes panneaux publicitaires et pourrait aussi s'appeler place de la Pub.

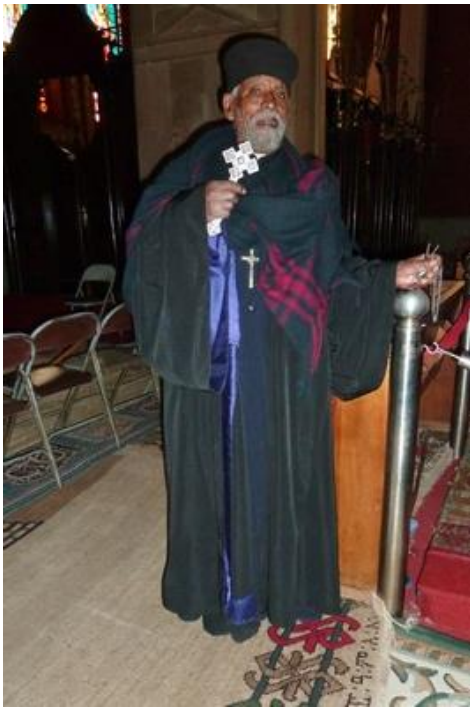


Cultures à l'est d'Addis Abeba (hier)



Tombeaux d'Hailé Sélassié et de sa femme, cathédrale

Plus au nord, visite de la cathédrale de la Sainte-Trinité, dont l'extérieur est assez surprenant et même moche (moins laid à l'arrière). Fondée en 1931 par le roi des rois Hailé Sélassié, elle offre par contre à l'intérieur de superbes vitraux d'inspiration biblique et des peintures relatant des passages du règne de Sélassié (qui, comme chacun le sait, a été assassiné après la prise du pouvoir par les Rouges. Quant Mengistu a pris le pouvoir, ça l'a scié...). Les tombeaux en marbre de Sélassié et de sa femme se trouvent d'ailleurs là, dans une pièce réservée à cet effet. Autour de l'église, agréable jardin planté de nombreux arbres. Nous grimpons ensuite jusqu'à 3 000 m sur la montagne d'Entoto, qui culmine la capitale qui semble bien polluée. Il y fait assez frais. De nombreuses femmes très chargées de bois d'eucalyptus descendent la route pour aller le vendre au marché. Des ânes en troupeau sont chargés, eux, d'herbe. Nous redescendons. Mais en ville, quelle circulation ! Nous voici au musée national, où se trouve la réplique du squelette de Lucy. Il présente entre autres de nombreuses pièces ethnologiques intéressantes. Là aussi, un beau parc l'entoure. Nous déjeunons correctement juste à côté, au restaurant Lucy justement. Que commander sur la carte ? J'ai laissé Lucy faire... Puis nous allons dans le campus universitaire qui abrite dans son parc l'ancien palais Genet Le'ul où habitait Sélassié. Transformé en partie en musée ethnologique, sa visite se révèle instructive. La section des instruments de musique m'intéresse particulièrement. Plus à l'ouest, le quartier du Mercato est un véritable marché où tout s'achète et tout se vend, même les matériaux de récupération. Foule et embouteillages. Nous ne sortons pas du minibus, des pickpockets rodent, paraît-il... Dommage, j'aurais bien aimé y flâner en me mêlant aux autochtones.



Moine, cathédrale de la Sainte Trinité



Peinture sur cuir, musée ethnographique



Statue d'Hailé Sélassié

Il est un peu plus de 15H, c'est visiblement la sortie des classes, des centaines d'écoliers en uniforme envahissent les rues. Ce ne sont pas les enfants qui manquent en Ethiopie, la population a quadruplé en 50 ans (alors comment voulez-vous qu'ils s'en sortent ?). Nous passons devant la gare de chemin de fer vers Djibouti, inaugurée en 1917 et désormais fermée. Nous sommes rentrés à l'hôtel avant 16H, mes compagnons ont besoin de se reposer après leur nuit difficile dans l'avion. Nous nous retrouvons au restaurant dans la soirée. Enfin de la viande tendre !



Femme chargée, mont Entoto, Addis Abeba



Massingos, musée ethnographique, Addis Abeba

Jeudi 24 : Lever à 4H30, petit-déj rapide et départ pour l'aéroport. L'enregistrement est assez rapide et notre Bombardier, complet, s'envole presque à l'heure, à 7H05. Une heure plus tard, nous atterrissons à Bahar Dar, au nord-ouest, juste au sud du lac Tana. Cette ville, située à 1 820 m d'altitude, est la quatrième d'Ethiopie, avec ses 180 000 habitants. Bien aérée, arborée, ombragée, elle a quelques bâtiments modernes. Notre véhicule nous attend, c'est un bus de 22 places, c'est bien. Nous allons d'abord à notre hôtel, l'Abay Minch Lodge, déposer nos bagages. Très bonne surprise : les chambres sont dans de petits bungalows spacieux, propres et confortables au milieu d'un joli jardin où chantent les oiseaux. Et, cerise sur le gâteau, il y a la Wifi, gratuite et rapide !

Nous repartons de suite par une piste assez tape-cul et poussiéreuse qui nous mène, au bout de 32 km et une heure, à Tis Abay. Là, nous nous baladons durant une bonne heure en passant d'abord par un vieux pont construit par les Portugais au XVIIème siècle puis par un autre pont suspendu pour arriver aux chutes du Nil bleu. Hautes de 45 m, elles s'étendaient, avant la création d'un barrage en amont, sur 400 m de long. Elles sont aujourd'hui bien moins spectaculaires, mais l'endroit reste tout à fait charmant. De nombreuses gamines un peu collantes essayent de nous vendre des écharpes et autres objets d'artisanat. Nous finissons par une courte traversée du Nil bleu jusqu'au pied de notre bus. Cet endroit serait, d'après la tradition, Ghion, le paradis terrestre de la Bible. Retour en ville par la même piste et déjeuner sur la terrasse aérée au premier étage d'un restaurant.



Vieux pont portugais, Tis Abay



Le Nil bleu, Tis Abay

Nous allons ensuite au marché, très intéressant et pas du tout touristique. Beaucoup de marchands de graines et céréales de toutes sortes : riz, tef, avoine, maïs, sorgho etc... Des épices aussi, et du kat. Des ânes transportent les chargements, des enfants vendent de la canne à sucre, des femmes veulent nous offrir une tasse de thé, bref, tout cela est sympathique et coloré.



Chutes du Nil bleu, Tis Abay



Au marché, Bahar Dar



Monument aux martyrs du socialisme

Dans le bus, nous parcourons un peu la ville, nous arrêtons au gigantesque et moderne monument aux martyrs du socialisme puis montons jusqu'à un ancien palais d'Hailé Sélassié, qui ne se visite pas. Mais, de là, belle vue sur la vallée du Nil bleu.

Ci-dessous, au marché de Bahar Dar :



Nous sommes de retour à l'hôtel vers 17H et j'ai tout le temps de profiter de la Wifi et de me mettre à jour. Très bon buffet aussi. Impeccable, cet endroit !

Vendredi 25 : Excellente nuit, petit-déjeuner succinct (départant avec le confort et le charme du lieu) et départ à l'heure éthiopienne, bus et guide arrivant déjà avec un quart d'heure de retard. Sur les rives du lac Tana, nous embarquons sur un bateau à moteur, assez moche mais plutôt confortable. Le soleil est déjà voilé, c'est un peu tristounet. Avec ses 3 600 km², d'une profondeur de 14 à 25 mètres, le lac Tana est le plus vaste d'Éthiopie. Des moines vivent sur ses 37 îles sans discontinuer depuis plus de sept siècles. S'y trouvent une vingtaine de monastères et d'églises, nous ne pourrions pas les visiter tous. Certains sont interdits aux femmes, il ne faut pas perturber ces pauvres moines... Très peu de vie sur le lac : personne ne se baigne à cause des crocodiles, seuls quelques pêcheurs, à bord d'embarcation de papyrus, relèvent leurs filets. Au bout d'une heure de navigation vers le nord, nous débarquons sur la terre ferme à la presqu'île de Zeghe.



Peinture de l'église Ura Kidhane Mehret, presqu'île de Zeghe

Île sur le lac Tana

Nous devons grimper un bon moment au travers de nombreux stands de vente de souvenirs avant d'arriver à l'église Ura Kidhane Mehret. Arrondie, à première vue, elle est décevante, avec son toit de tôle. Les murs sont en torchis et le maqdas carré, à l'intérieur, est entièrement recouvert de peintures plutôt naïves, datant du XVIII^{ème} au XX^{ème} siècle, représentant des scènes bibliques ou tirées de je ne sais quel ouvrage religieux orthodoxe éthiopien. La vierge Marie apparaît partout. Les couleurs sont vives et le tout est vraiment magnifique. Dehors, un petit musée présente entre autres des objets de culte et des couronnes de roi. Quelques moines se baladent, ils ont l'air de s'ennuyer. Nous repartons de là vers 11H pour encore deux heures de navigation durant lesquelles nous pique-niquons dans le bateau, un sandwich assez dégueu au thon, une pomme de terre, un œuf dur et une orange.



Enfant de Bahar Dar



Un moine, église Ura Kidhane Mehret



Dans l'église Ura Kidhane Mehret

A 13H, nous débarquons sur la petite île de Narga Sélassié. L'église ronde est là aussi recouverte d'un minable toit en tôle ondulée. Mais l'intérieur est attachant, avec ses nombreuses fresques colorées, thèmes bibliques, d'une facture quelque peu différente de l'église précédente. Photos sans flash difficiles, ne rendant malheureusement pas la beauté des couleurs et des peintures. Daniel tape sur un qabaro (gros tambour) tandis qu'un moine joue du sistre, l'instrument préféré des religieux orthodoxes. Nous repartons pour encore deux heures et demie de traversée difficile, le vent et la houle s'étant levés. A 16H20, je suis heureux de poser mes pieds sur la terre ferme à Gorgora, dans un chantier de barques en papyrus et de réservoirs métalliques (les deux activités n'ayant rien à voir). Nous visitons à proximité l'église Debré Sina Mariam, datant du début du XVIIème siècle, jolie avec son toit de chaume. Là aussi, belles peintures à l'intérieur. Notre bus est là et nous faisons 48 km de piste très poussiéreuse pour rejoindre Gondar. Petits arrêts en route. La nuit tombe et nous roulons encore presque une heure avant d'arriver à notre hôtel. Chambre étroite et surtout mal située, en rez-de-chaussée avec un grand mur côté couloir et une cour et des vis-à-vis de l'autre, sans aucune vue. En plus, le rideau de la fenêtre ferme mal ! Par contre, il y a la Wifi, lente, mais c'est déjà ça. Bon diner. Je ne me couche pas tard, la journée a été épuisante.



Eglise de Narga Sélassié



Fabrique de pirogues en papyrus, Gorgora

Samedi 26 : Gondar, située à 2 207 m d'altitude, est une ville de 210 000 habitants construite sur les contreforts du massif du Simien. Elle est riche d'histoire et fut la capitale des souverains éthiopiens de 1635 à 1855. C'est pourquoi nous allons y passer la journée, en commençant par l'église Débré Birhan Sélassié (ce qui veut dire « La Trinité sur le mont de lumière »). Elle fut bâtie circulairement sur l'ordre du roi Iyasou Ier à la fin du XVIIème siècle, qui en fit le sanctuaire majeur de Gondar, lieu des couronnements. Après de nombreux dégâts dus aux attaques, malgré la forte muraille qui l'entoure, elle fut entièrement rebâtie de forme rectangulaire deux siècles plus tard. A l'intérieur, elle présente de belles peintures, bien qu'un peu défraîchies, et surtout un superbe plafond en bois où quelques 80 visages de chérubins sont peints entre les poutres. Evidemment, l'église est entourée de nombreux arbres magnifiques, dont des oliviers géants, où chantent les oiseaux. Un peu plus loin, de petites cases accueillent les jeunes séminaristes.



Eglise Débré Birhan Sélassié, Gondar

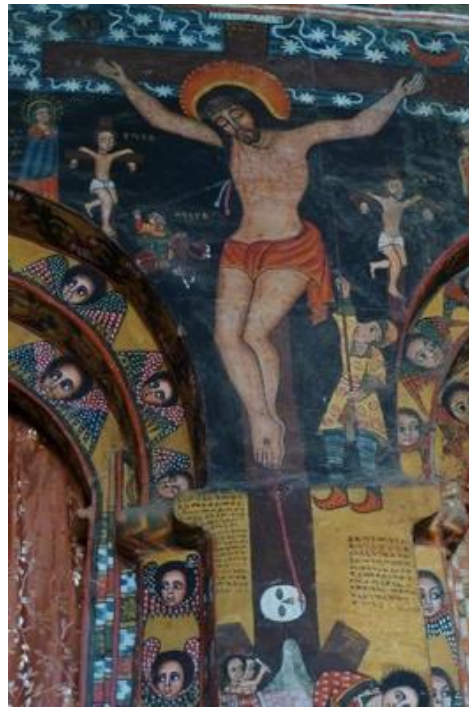


Cases du séminaire, église Débré Birhan Sélassié, Gondar

Notre seconde visite est celle du complexe de Kuskouam (prononcer Kouskouam), lui aussi entouré de murailles. Un village de petites huttes accueille là aussi des séminaristes dès l'âge de 14 ans. Ils logent à 5 dans ces huttes où j'aurais du mal à tenir tout seul ! L'église, fermée, est ronde avec un toit de tôle. Le parc est magnifique et nous pouvons y voir les ruines du palais bâti en 1730 par la reine Mentewab. Un groupe de nombreux étudiants éthiopiens fait aussi la visite de façon très studieuse. Vers 11H, nous voilà au marché, très fréquenté le samedi. Beaucoup de couleurs, beaucoup de photos qui ne rendent pas bien à cette heure-ci. Le soleil est déjà trop haut, et il tape fort. Artisans divers, couturiers, forgerons, vendeurs de canne à sucre, âniers, commerçants et clients, tout ça se mélange dans une foule importante.



Croix, église Débré Birhan Sélassié



Fresques, église Débré Birhan Sélassié



Croix, Kuskuam, Gondar

Au bout d'une heure de balade, nous reprenons le bus pour nous rendre au Goha, un hôtel qui fait aussi restaurant (et où nous aurions dû normalement dormir) surplombant la ville et offrant une superbe vue sur la ville et la cité royale au loin. Mais l'heure n'est pas propice au photos... En tout cas, le déjeuner est tout à fait correct.



Au marché, Gondar



Un couturier, marché de Gondar

Nous voici maintenant à la cité royale (ou Fasil Ghebbi) enfermée dans ses remparts. Dans les 70 000 m² de cette cité s'élèvent un certain nombre d'édifices dont plusieurs palais. Celui du roi de Fasilidas (qui a régné de 1632 à 1667 et a fondé Gondar) est le plus majestueux, ressemblant à nos petits châteaux-forts. Un de ses fils, Yohannés Ier, a laissé une bibliothèque et un pavillon surmonté d'une tour. Le petit-fils, Iyassou Ier (1682-1706) a lui aussi laissé un palais et des bains. Dawit III (1716-1721), l'un des fils d'Iyassou, a laissé un palais dont le rez-de-chaussée est une grande salle, surnommé la maison du chant, qui accueillait des chorales lors des fêtes. Bakaffa (1721-1730) a construit une vaste salle de banquet et, en face, des écuries (j'espère que je ne me suis pas trompé dans toute cette généalogie, bien qu'aidé par mon Petit Futé). Deux km plus loin se trouvent les bains créés par Fasilidas : dans un vaste parc un bâtiment sur pilotis sur un énorme bassin, bien plus grand qu'une piscine olympique, vide en ce moment, mais plein lors de certaines fêtes religieuses. Rapaces, calaos, perruches, inséparables, pigeons tachetés, les oiseaux ne manquent pas et c'est bien agréable, à condition d'éviter ce qui tombe du ciel et qui n'est pas toujours béni !

Retour à l'hôtel vers 17H, je retrouve ma chambre étroite et sombre. Travail, bon diner et encore travail.

Dimanche 27 : Oui, nous aurions été bien mieux en hauteur, à l'hôtel Goha. En effet, des appels à la prière me réveillent dès cinq heures du matin. Satanés haut-parleurs. Et ça dure, ça dure... Ce n'est pas le muezzin, c'est un prêtre orthodoxe ! En effet, les dimanches, les fidèles sont appelés très tôt, l'office commençant de bonne heure et durant trois ou quatre heures ! Nous quittons l'hôtel à 7H30 et nous arrêtons quelques minutes plus tard vers une église. Une foule de femmes habillées d'un voile blanc de la tête aux pieds s'agglutinent dans la rue. A chaque son de cloche, elles se mettent à chanter et marmonner tout en baissant la tête comme pour saluer. Elles s'agenouillent de temps en temps, en



Palais de Fasilidas (1632-1667), cité royale de Gondar



Rapace, bords de Fasilidas, Gondar

cadence. D'autres sont près de l'église et vont communier par une porte. Et les hommes ? Ils sont devant l'église, mais de l'autre côté. Comme dans nos églises autrefois, hommes et femmes ne se mélangent pas. Vêtus eux-aussi de blanc, ils sont bien moins nombreux que les femmes. Impression de foi et de soumission... Entre les deux ? Au bout d'une bonne demi-heure, nous reprenons la route jusqu'à un village habité par des falashas (juifs noirs éthiopiens). Des enfants se précipitent pour essayer de nous vendre des articles d'artisanat (je me laisse tenter...).



A l'église orthodoxe, Gondar



Femmes à l'église orthodoxe, Gondar

Nous continuons plein nord et apercevons assez rapidement les montagnes du Simien, hautes et découpées. Plaine verte, bergers, moutons, chèvres. De grands acacias parasols, magnifiques, ponctuent le paysage. A chaque arrêt photo, des enfants surgissent de partout, heureux de nous voir et un peu mendiants aussi : « birr, birr, pen, pen... ». Mais le pen n'est pas là et les beer ne sont pas pour les enfants... (pour info, le birr et l'unité monétaire de l'Ethiopie). Arrivés à Debarq (3020 m d'altitude), une ville poussiéreuse de 26 000 habitants, nous y déjeunons. Je commande une injera végétarienne, très bonne (ce sera sans doute la dernière, je pense que c'est la pâte fermentée qui m'a donné des brûlures d'estomac la nuit suivante). Pendant ce temps, des gamins nettoient l'extérieur de notre bus, de leur propre chef. D'autres vendent mouchoirs en papier, allumettes et chewing-gum. A Debarq toujours, nous embarquons un guide et deux hommes armés de fusils, tous les trois obligatoires pour pénétrer un peu plus loin dans le parc national du Simien.



Montagnes du Simien



Mon injera végétarienne, Debarq

Notre bus est bien plein maintenant, nos bagages occupant déjà les deux dernières rangées. La piste en lacet grimpant dans le parc n'est pas très bonne et la poussière soulevée est désagréable, nous empêchant d'ouvrir les fenêtres, le soleil tapant et le bus n'étant pas climatisé. Des groupes de babouins gélada nous regardent passer sans s'enfuir bien loin. Les mâles, trapus et très poilus, ont une forte crinière. Les femelles ont un genre de cœur rose englobant leurs tétons dessinés sur la poitrine. Là aussi, à chaque arrêt, des enfants surgissent de partout et veulent nous vendre des objets qu'ils ont fabriqués eux-mêmes, notamment de jolis chapeaux traditionnels en laine, dont ils sont coiffés, et des verres sculptés dans de la corne. Certains jouent même de la flûte. Ces enfants ne vont pas à l'école, ce sont de petits bergers, souvent habillés de loques mais souriants et semblant heureux. Lorsque nous repartons ils courent derrière le bus. Le magnifique Simien Lodge dans lequel nous aurions dû loger initialement étant (soi-disant) complet, nous continuons et arrivons avant 17H (et après 140 km fatigant) au campement Sankaber qui l'a remplacé (nous le savions toutefois avant notre départ de France).



A l'église orthodoxe, Gondar



Jeune garçon, vers Debarq



Un cavalier souriant, vers Debarq

Pas le même confort bien sûr. Nos tentes sont déjà montées parmi d'autres, les unes contre les autres, alors que le campement est grand et que de vastes espaces sont inoccupés. Je fais alors transporter ma tente à une cinquantaine de mètres de là, c'est fait en un clin d'œil. Au moins, là, je serai tranquille... Les tentes paraissent neuves, en tout cas la mienne a des fermetures éclair qui fonctionnent. Un peu courte toutefois, je devrai dormir en travers. Elle est équipée d'un fin matelas, d'un duvet chaud, d'une grande couverture et d'un petit oreiller. Impeccable. Dès que le soleil se cache, vers 17H30, il se met à faire très froid et je suis insuffisamment équipé. Nous sommes en effet à environ 3 100 m d'altitude. Nous dinons tôt et très bien sous une tente haute qui nous protège un peu du froid. Notre cuisinier, avec toque et blouse blanche, est arrivé avant nous avec ses aides et se révèle vraiment formidable. Alors qu'elle est préparé avec les moyens du bord, la nourriture, copieuse, variée et superbement présentée, est bien meilleure que dans les restaurants que nous avons fréquentés jusqu'à présent. Dès le diner pris, je vais me coucher au chaud. Le ciel est magnifique avec son tout petit croissant de lune et ses milliers d'étoiles. Il est à peine 20H et je m'endors de suite...



Babouins gélada, parc national du Simien



Enfants, parc national du Simien

Lundi 28 : Comme je glissais sur le sol un peu pentu, j'ai dû m'installer différemment au milieu de la nuit. Mais j'ai finalement plutôt bien dormi (ce qui n'est pas le cas de tout le monde), et longtemps, ne me réveillant qu'à 5H30. Je n'ai pas eu froid, alors qu'il gèle dehors. Le petit-déjeuner, qui se révélera bon et copieux, n'étant servi que vers 8H, je fais la grasse matinée, un livre à la main. Des jeunes attendent déjà les touristes pour leur proposer des balades à cheval (d'une heure à plusieurs jours). Une fois le soleil levé, plus tard à cause des montagnes, et après nous être rassasié en plein air, nous partons en minibus par une piste qui monte vers le nord-est. Le parc national du Simien, qui s'échelonne entre 1 900 m et le point culminant de l'Ethiopie, le Ras Dashen (ou Dejen), à 4 533, 4 543 ou 4 620 m selon les sources (!). De 179 km², faisant partie du patrimoine mondial de l'Unesco, il a été créé en 1969 pour protéger la faune et la flore locale. Simien signifie Nord en amharique. Les paysages sont saisissants : gorges et falaises de plus de 1 500 m de hauteur, nombreux sommets, certains endroits ressemblant au Colorado. Pas étonnant que la piste soit si difficile (surtout pour le chauffeur).



Enfants, parc national du Simien



Acacias parasols, vers Debarq

Nous grimpons jusqu'à plus de 4 000 m et l'une d'entre nous est malade à cause de l'altitude. De temps en temps, nous sortons du véhicule pour une courte balade et Daniel nous présente les principales plantes du coin, notamment les magnifiques lobélies géants, espèce endémique croissant sur plusieurs années jusqu'à 10 m pour ne donner qu'une seule fleur et mourir. Nous pouvons approcher des Ibex waliala, des bouquetins dont la population menacée est estimée à 500 individus et qui ressemblent à de grandes antilopes. Le mâle, que l'on reconnaît à ses grandes et grosses cornes courbes et striées, peut peser jusqu'à 120 kg alors que la femelle, plus petite et moins jolie, comme les femelles de toutes les espèces y compris la nôtre, n'a que de petites cornes courbes. Nous croisons aussi quelques tribus de babouins géaldas occupés à manger de l'herbe ou à s'épouiller. Les oiseaux sont nombreux, entre autres ibis caronculés (attention à la prononciation), milans, vautours barbus, pigeons tachetés de blanc et corbeaux corbivo. Par contre, le loup d'Ethiopie, appelé aussi renard ou chacal du Simien, reste invisible, dommage ! Mais il n'en resterait qu'une quarantaine d'individus ici et le parc est vaste.



Enfant, parc national du Simien



Babouins géalda, parc national du Simien



Petit garçon, parc du Simien

Nous pique-niquons dans un très bel endroit au sommet d'une immense falaise. Comme au campement, des corbeaux corbivaux, au bec énorme et au dos de la tête blanche, nous entourent pour récupérer prudemment les miettes tombées de nos sandwiches. Envol de la falaise et ronde tournoyante au-dessus de nos têtes. Tant qu'ils ne lâchent pas leurs petites bombes blanches sur notre pauvre nourriture ! Tout simplement hitchcockien ! En contrebas restent quelques villages et maisons isolées que le gouvernement, paraît-il, voudrait bien voir disparaître pour éviter le braconnage. Les habitants vivent de l'agriculture et, surtout de l'élevage de chèvres, moutons et bovidés. Nous croisons encore quelques gamins sortis d'on ne sait où. Certains ont des coiffures amusantes : rasé avec une tresse, ou une seule touffe sur le dessus du crane, par exemple. Et toujours à proposer leurs chapeaux et autres objets. Le chapeau de laine me plaît bien, j'en aurais bien acheté un vert (pour la déco) mais n'en trouverai pas. Retour au campement vers 16H et temps libre, je me balade dans les alentours puis lis en attendant le diner, à 19H. Ce soir encore, le chef s'est surpassé, un délice ! Ça change du sandwich de midi ! Après le repas, je ne traîne pas, hop, au lit et au chaud...



Lobélias géants, parc national du Simien



Ibex walia femelle, parc national du Simien

Mardi 29 : Départ dès 7H30 après le petit-déj, un long trajet nous attend... Nous reprenons la piste d'avant-hier dans l'autre sens, repassons devant le Simien Lodge qui semble toujours inoccupé (deux 4x4 et un minibus seulement). J'ai récupéré la place du mort auparavant occupée par un sac. Du coup je peux vraiment admirer les paysages époustouffants, surtout à cette heure matinale quand le soleil est encore bas. Le plus surprenant est cette ligne blanche qui partage tout l'horizon et les montagnes coloradiennes dans la légère brume. Un régal pour les yeux. Nous arrivons à Debarq une heure plus tard et y déposons notre soi-disant guide et les deux gardes armés dont je ne comprends toujours pas l'utilité. Ah, un peu plus d'espace dans le véhicule ! De Debarq, nous prenons la piste du nord qui est en travaux presque tout le long : les Chinois sont en train de l'agrandir pour en faire une petite autoroute. Prévoyants, car s'il passe ici 10 voitures par heure, c'est le bout du monde ! En attendant, ces travaux dans la montagne, qui doivent durer encore cinq ans, sont colossaux et perturbent notre avancée. De plus, la piste dégage des nuages de poussière, impression d'asphyxie très désagréable. Nous sommes même bloqués un moment, en milieu de matinée, par un éboulement dus aux travaux vers Adi Ar Kay, nous devons dégager les rochers à la main pour pouvoir continuer.



Brume au petit matin, parc national du Simien



Lobélias géants et falaises, parc national du Simien

Après les superbes paysages, la piste devient lassante et il commence à faire très chaud dans le bus. Impossible d'aérer en ouvrant les vitres, la poussière pénètre même alors que tout est fermé ! La piste descend en lacets jusqu'à un petit pont traversant la rivière Takané, à 800 m d'altitude. Nous apercevons des arbres à encens et des baobabs et remontons pour nous arrêter un peu plus loin pour pique-niquer dans la cour d'un petit restaurant de Togo Ber. Un sandwich bourratif (le pain a plus de deux jours), une pomme de terre pas cuite, une banane aplatie et une orange. Un enfant fait la vaisselle. Nous sommes maintenant dans la région du Tigray (ou Tigré), tout au nord de l'Ethiopie. Les maisons sont

maintenant construites en briques et non plus en bois. Nous repartons vite, n'ayant fait qu'un peu plus de la moitié du chemin. La piste effroyable remonte jusqu'au village d'Indabaguna, à 1 830 m d'altitude. Plus loin, de petites maisons sont parfaitement alignées dans un village entre Togo Ber et Shiré : c'est un camp de réfugiés érythréens, venus ici après la guerre fratricide de 1999 pour fuir le régime du pays nouvellement créé. Les paysages de plaines, cultivées et vertes, et de sommets au loin sont de nouveau magnifiques. Travaux des champs et tas de paille.



Mosquée, Debark



Eboulement sur la route, vers Adi Ar Kay

Un peu plus tard, traversée de Shiré (ou Enda Sélassié), une ville assez moche de 44 000 habitants (à 1953 m d'altitude et à 60 km d'Axoum), qui a connu de violents affrontements au cours des guerres successives (contre les Italiens en 1936, contre les Erythréens en 1999). Aujourd'hui, de nombreux immeubles se construisent tout le long de la rue principale. Petit arrêt pour boire un coup. Mais la bonne nouvelle, c'est que la piste devient route à partir d'ici. Enfin, un peu d'air frais dans le bus ! A ma grande surprise, nous croisons sur la route de très nombreux dromadaires marchant à la queue leu. Je ne savais pas que ces animaux pouvaient vivre à 2 000 m d'altitude ! Beaucoup d'élèves sur la route aussi, il est 17H15, c'est la sortie des classes. Nous arrivons enfin à Axoum, après 290 km, en fin de journée, un peu avant 18H. Axoum est une petite ville de 44 000 habitants, située à 2 130 m d'altitude. Ici aussi de nombreux immeubles sont en construction. Elle fut la capitale du royaume de la reine de Saba dès le X^{ème} siècle avant JC. Et connu son apogée au VII^{ème} siècle. Nous en reparlerons demain...



Paysage entre Togo Ber et Shiré



Dromadaires entre Shiré et Axoum

Notre guide Daniel a essayé toute la journée de téléphoner à droite et à gauche pour trouver trois chambre single au lieu de la triple que nous devrions partager durant deux jours entre deux hommes et une femme (personne n'étant ok pour la partager, ce qui se comprend). Il n'y arrive pas et l'humeur, due aussi à la fatigue de ces trois derniers jours, est maussade. A l'arrivée, surprise... Les trois chambres réservées et, paraît-il, déjà payées, deux doubles et une triple, ne sont plus disponibles. Daniel est furieux, ça se comprend, et nous attendons une heure alors qu'il se démène pour trouver une solution. Nous sommes alors répartis dans deux hôtels, côte à côte. Deux doubles, une simple, une triple. Sylvie refuse finalement la single et la triple, préférant aller habiter une tente posée dans une grande pièce au sous-sol ! Notre doyen, Raphael, qui a 81 ans, monte avec moi visiter la triple (deux lits normaux + un lit d'hôpital) qui se trouve au 4^{ème} étage sans ascenseur. Les étages sont hauts, les marches inégales et Raphael tombe et s'étale. Il est furieux et refuse d'habiter une chambre inaccessible pour lui, préférant rejoindre Sylvie sous une autre tente au sous-sol. Du coup, je me retrouve avec une chambre pour moi tout seul ! Tant mieux ! Le diner à l'hôtel d'à côté n'est pas bon, tout le monde laisse son poulet trop dur et pas assez cuit. Puis, dans ma chambre, je travaille jusqu'à minuit.



Enfant surpris



Sortie d'école, vers Axoum

Mercredi 30 : Nuit très courte, insomnie dès 4H, je me lève pour continuer mon récit de voyage. Après le petit-déjeuner, je me rends au minuscule centre Internet devant l'hôtel, j'y perds une demi-heure, ça ne marche pas... Zut ! Il faudrait me rendre au centre-ville en tuk-tuk, mais je n'ai pas le temps, le départ du groupe étant prévu à 9H. Daniel nous donne des consignes de sécurité concernant les pickpockets paraît-il très nombreux puis notre bus nous laisse devant l'église Sainte-Marie-de-Sion. Entrée payante et chère pour les touristes. Déjà beaucoup de pèlerins devant la nouvelle église, assez moderne, construite sur ordre d'Haïlé Sélassié en 1965. Un pope, des prêtres et des moines, abrités sous des ombrelles, chantent et font de lents mouvements de danse. Ces chants peu mélodieux sont monotones et souvent faux. Après avoir ôté nos chaussures (ce qu'il faut faire pour entrer dans toutes les églises orthodoxes, très salissant pour les chaussettes), nous pénétrons à l'intérieur où les murs offrent quelques peintures bibliques.



Dans l'église Sainte-Marie-de-Sion, Axoum



Femmes tigréennes dans l'église Sainte-Marie-de-Sion

Des femmes tigréennes sont prosternées ou assises par terre. Elles ont une coiffure très particulière, les cheveux tirés en fines tresses depuis le haut du front jusqu'à la nuque et, à partir de là laissés tout ébouriffés dans le cou (les photos seront plus explicites). Une superbe Bible nous est présentée, elle est vieille et joliment décorée de beaux dessins.



Bible, église Sainte-Marie-de-Sion, Axoum



Devant l'église Sainte-Marie-de-Sion, Axoum

Un garçon d'une douzaine d'années nous accompagne et, alors qu'il n'a absolument rien fait, Daniel décide que c'est un petit voleur et, avec un guide local qui nous accompagne, commence à le taper. Des gardiens s'y mettent aussi et l'enfant se protège comme il peut. Frapper un enfant pour rien, gratuitement, et en pleine église ! Je suis choqué et n'ai pas le temps d'intervenir. Un peu plus loin, l'église ancienne datant du XVIIème siècle (du temps du roi Fasilidas) avait été bâtie à l'emplacement de ce qui fut la première église d'Afrique au IVème siècle. Elle est interdite aux femmes (qui, dans notre groupe, font la gueule) et donc seuls les hommes (les vrais, les durs, comme moi) ont le privilège de la visiter. L'intérieur offre aussi quelques peintures, plus anciennes celles-là, mais rien d'extraordinaire. Dans le parc autour des églises se trouvent entre autres de nombreux spécimens des trois arbres sacrés : des oliviers géants, des cyprès et des genévriers. Beaucoup d'oiseaux évidemment. Nous nous rendons ensuite au champ des stèles où s'élèvent des sortes d'obélisques de différentes tailles. La plus grande, brisée à terre, faisait 33 m et pesait 400 tonnes. Ces stèles ont gravées sur plusieurs côtés et le nombre d'étages apparents indique le nombre de personnes enterrées à cet endroit, souvent des rois ou personnages importants. Nous descendons dans une tombe contenant plusieurs sarcophages en pierre et des chambres ayant contenus des trésors. Visite du musée archéologique au même endroit, puis retour à l'hôtel pour un déjeuner pas très bon. Temps libre jusqu'à 15H, j'en profite pour essayer de nouveau Internet devant l'hôtel, sans succès, une demi-heure de perdu. Je me rends alors au centre ville en dix minutes, mais ça ne fonctionne pas non plus au café Internet. Pas de chance !



Procession de Sainte-Marie-de-Sion



Obélisque, champ des stèles, Axoum



Femme en tenue de fête, Axoum

L'après-midi, nous passons devant le réservoir de May-Shum connu sous le nom de piscine de la reine de Saba. Des hommes et enfants nus s'y baignent. Nous voici aux ruines du palais de la reine de Saba. Il ne reste pas grand-chose, quelques murets ont été reconstruits. Encore des tombeaux un peu plus loin. Retour à l'église Sainte-Marie-de-Sion, encore plus de mouvement que ce matin, mais bien moins de monde que ce à quoi je m'attendais. Puis tour en ville et chez un marchand d'artisanat local. Dans la rue, de nombreux enfants équipés de caisse de bois proposent leur service ; ce sont des cireurs de chaussures. D'autres vendent des croix, des programmes et toutes sortes de choses. Au moment où nous reprenons notre bus passe une fanfare de la police. Retour à l'hôtel pour le dîner, toujours aussi dégoué.



Champ des stèles, Axoum



Mère tigréenne et son fils, Axoum

A 20H, je suis dans ma chambre. Des Français au même étage ont retrouvé toutes leurs affaires en vrac dans un débarras et leurs chambres occupées par des Ethiopiens, alors qu'ils avaient déjà réglé. Ils sont furieux et ça se comprend. Mais ils causent tard dans le couloir près de ma porte, ça résonne fort et m'empêche de dormir. Quant à moi, deux des trois lits de ma chambre ont disparu en cours de journée. Cela dit, un lit me suffit. Bon, c'est quand même bizarre, l'Ethiopie... En m'endormant, je pense à ce gamin tabassé ce matin, sans doute traumatisé.

Jeudi 1 décembre : L'hiver approche... Et Noël... ça réchauffe le cœur... Petit déjeuner-buffet (minable !) et départ à 7H, après que Sylvie et Raphael aient payé leur deux nuits en tente individuelle au sous-sol, où ils étaient 35 cette nuit ! A 32 € la nuit pour chacun, sans eau chaude à la douche commune, c'est de l'escroquerie ! Le bus nous laisse à 1 km du centre d'Axoum, fermé à la circulation. Ce matin, vraiment, c'est la foule, foule blanche qui se meut avec difficulté pour avancer, d'autant plus que des gens reviennent dans l'autre sens. Il nous faut nous tenir pour ne pas nous perdre. Et surveiller nos poches... Nous voilà enfin devant le champ de stèles où se déroule la cérémonie. Moines et prêtres sous leur ombrelle psalmodient et chantent alors qu'un des leur parle dans un micro. Impossible d'apercevoir l'arche d'alliance (appellation bizarre pour nommer les soi-disant vraies tables de la loi de Moïse), elle est cachée, personne ne peut la voir. Ils sont forts, ces Ethiopiens (plus que pour servir des mets convenables et gérer un hôtel !). Pour mieux voir la cérémonie de Sainte-Marie-de-Sion, nous nous rendons carrément dans le champ des stèles juste au-dessus. Il faut passer par une petite porte fermée aux autochtones qui ne payent pas l'entrée et qui barrent le passage. Certains (la plupart ?) sont des voleurs. Une grosse femme en blanc se met juste devant moi et je sens alors une main qui s'insinue dans ma poche. Je crie et arrive à passer, le dernier. Jean-Claude constate une minute plus tard qu'il s'est fait subtiliser son appareil photo. Il le tenait à la main et ne s'est aperçu de rien ! Daniel a pris un coup de cutter sur le thorax, cutter destiné à la lanière de son appareil. J'ai eu plus de chance (ma carrure ?). Nous sommes maintenant au calme mais ne voyons pas beaucoup mieux. Pas grand-chose à voir d'ailleurs, si ce n'est les milliers de personnes agglutinées sur la place. Je suis assez déçu.



Fête de Sainte-Marie-de-Sion, Axoum



Fête de Sainte-Marie-de-Sion, Axoum

Nous repartons vers 8H30. La route vers le nord-est n'est pas très bonne, en train d'être refaite par les Chinois, comme partout. Tronçons de bitume et surtout de pistes poussiéreuses sur 110 km. Les paysages après Adwa sont magnifiques, plaine entourée de montagnes bien découpées. Arrêt au temple de Yeha, considéré comme le plus ancien édifice d'Ethiopie, sans doute du Vème siècle avant JC. Il reste les hauts murs de pierre bien ajustée, sans mortier, de ce sanctuaire de 18 m de long sur 15 de large. Des Allemands sont en train de rénover le lieu où se trouvent aussi une église et quelques stèles. Nous prenons ensuite la piste en direction de Dabra Damo. Déjeuner moyen dans un restaurant presque neuf. Comme toujours, tout est froid. Et les pâtes froides, ce n'est pas génial. A 14H, nous voici en vue du plateau de Dabra Damo. Après de longs escaliers, arrivé au pied d'une falaise, le seul moyen d'accéder au monastère éponyme est de grimper une paroi à pic de 15 m en s'accrochant à une corde (remplaçant le serpent qui en faisait office selon la légende) et en étant tracté par deux hommes depuis le sommet sanglé à une autre corde. Ce monastère, que vous connaissez certainement par des reportages télévisés, est le plus ancien d'Ethiopie (début du VIème siècle). Il est interdit aux femmes ? De toute façon elles ne seraient pas montées, je pense. Je grimpe en premier, faisant des efforts considérables bien qu'étant tractés, et arrive au sommet épuisé. Alain, Jean-Claude et Raphael ne me suivent pas, seul Daniel grimpe aussi, un peu obligé. Le monastère est situé sur un plateau de 1000 m sur 500 entièrement entouré de falaises et offrant un panorama magnifique jusqu'à l'Erythrée, à une dizaine de kilomètres. S'y trouve aussi tout un village où vivent quelque 300 moines qui, entre autres, travaillent la terre et élèvent du bétail uniquement mâle (dur pour avoir du lait...). L'église principale est magnifique, de bois et de pierre et un office s'y déroule quand j'arrive. Intéressant, mais photos interdites. Ma redescente est presque aussi difficile que la montée, épuisante. Un groupe de jeunes touristes autrichiens arrive ; ils font demi-tour devant la difficulté... Assez fier de moi, et surtout heureux.



Temple de Yeha (Vème siècle av JC)



Plateau du monastère de Dabra Damo

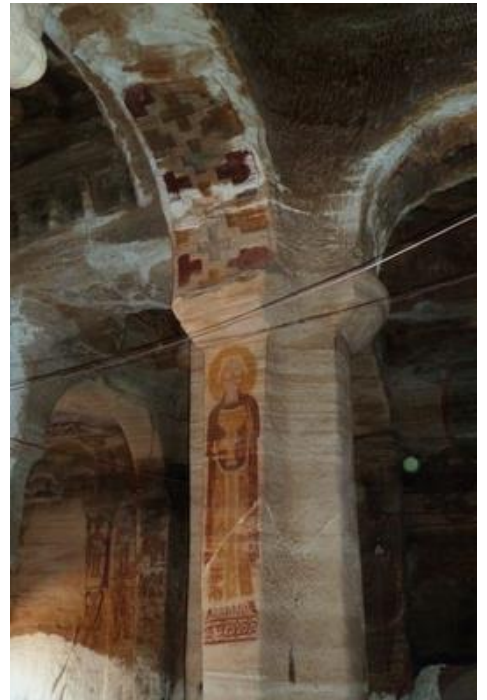
Nous reprenons notre mauvaise piste et arrivons dans la deuxième ville du Tigray, Adigrat (2 470 m), presque à la tombée de la nuit. Petite peur, nous avons cru qu'il n'y avait pas assez de chambres disponibles. Encore un hôtel formidable, le Geza Gerelase, assez récent (8 ans), belle façade en tout cas ! Après avoir gravi quatre étages, j'ai d'abord de la difficulté pour passer entre le lit et l'armoire (qui ne s'ouvre pas) pour rentrer dans ma chambre. J'enlève la petite télé pour pouvoir poser mon sac sur la table. La salle d'eau fait 2 m², le WC n'a pas d'eau et la douchette fuit sur le sol détrempe. Heureusement, il y a des tongs, taille 36. Le néon du miroir a disparu. Pas de porte-serviettes. Le lit est tout mou et les draps, bien froissés mais peut-être propres, sont troués. La lampe éclaire insuffisamment la chambre et la lampe de chevet ne fonctionne pas (mais je réussis à me la faire changer plus tard). En revanche, je ne manquerai pas de cure-dents : plusieurs traînent par terre, ce qui atteste de la propreté des lieux. Petit balcon, inaccessible car bloqué par la table... Renseignements pris plus tard, mes compagnons ont tous des problèmes avec leur chambre. Je file au centre Internet de l'autre côté de la nuit, ça ne marche pas, j'arrive seulement à mettre mon site à jour, sans les photos, et à télécharger 4 messages en une heure et demie pour un prix extravagant, plus de 4 euros. Je suis tombé sur un escroc. Arrêtons d'aider tous ces gens incapables de se gérer eux-mêmes et de faire le moindre effort pour que les choses s'améliorent ! Et, en plus, cet escroc dit que si Internet marche mal, c'est de la faute des Français ! Car le patron du réseau Internet éthiopien serait un Français ! Furieux, je rejoins le restaurant de l'hôtel pour dîner. Je prends un plat local, j'ai de la chance, c'est bon. Mes amis ont commandé des pâtes, immangeables. Le restaurant, contrairement à ma chambre, est spacieux et joliment décoré. Plus tard, dans mon lit, j'ai du mal à m'endormir : de la musique très forte provient d'un établissement juste en face, ça dure au moins jusqu'à 2H du matin. Ah, je me souviendrai des hôtels 3 ou 4 étoiles (normes locales) promis par Explorator !



Un gros balourd accède à Dabra Damo



Moine, église troglodyte de Mariam Korkor



Eglise troglodyte de Mariam Korkor

Vendredi 2 : Petit-déjeuner succinct : pas de lait pour le café, pas de beurre... Départ 7H50 et arrêt d'une demi-heure juste après à la cathédrale catholique d'Adigrat, Saint François d'Assise, construite dans les années 60 (avec quels fonds ?). Car les catholiques ne sont qu'environ 600 sur les 88 000 habitants d'Adigrat. Un prêtre fort aimable nous reçoit

et nous fait visiter cette simple et jolie cathédrale qui, aussi bien extérieurement qu'intérieurement, a des petits airs d'église orthodoxe, avec notamment son chœur séparé de la nef par des rideaux. Le prêtre nous parle beaucoup d'œcuménisme, insistant sur le fait que les représentants des orthodoxes, musulmans et catholiques se réunissent régulièrement ici pour discuter tous ensemble. Il n'y aurait jamais eu de tensions religieuses dans la région. La route vers le sud est là aussi en travaux, avec de petites déviations. Dans un petit village, un nombre impressionnant d'enfants défile, ça ne chôme pas la nuit. Plus loin, adultes et enfants courent le long de la route, dans les deux sens. Une compétition ? A Sinkata, nous quittons la mauvaise route principale pour prendre une piste poussiéreuse à droite. Les paysages sont vraiment superbes, plaine avec de belles montagnes en fond. Plus nous nous approchons de Megab, plus c'est majestueux.



Cathédrale Saint François d'Assise, Adigrat



Défilé d'écoliers dans un village au sud d'Adigrat

Nous stoppons au bas d'une montagne et commençons une grimpe vers le monastère de Mariam Korkor. Il est 10H45, ce n'est pas le meilleur moment, il fait chaud. Daniel choisit un guide et deux personnes susceptibles de nous aider lors de difficultés. J'évite la quinzaine de pots de colle qui nous suivent en prenant la tête d'un pas allègre. C'est vrai qu'il y a des passages difficiles, des gorges très étroites, des roches glissantes, des murs pentus. Sylvie abandonne mais Raphael (81 ans) persiste, aidé par un homme, et arrivera d'ailleurs en haut (chapeau !). Surprise : deux enfants de treize ans, Daniel et Yohannes, embusqués je ne sais où, me précèdent et se veulent mes guides. C'est vrai qu'ils m'aident à trouver mon chemin et à rester en tête, et je ne mets qu'une heure au total pour arriver au monastère. Bien moins difficile que ce que je pensais. Le reste du groupe arrivera vingt minutes plus tard. L'endroit et la vue sont magnifiques, avec à l'horizon ces montagnes aux reflets rouges. Jardin d'euphorbes en fleurs où des marmottes montrent le museau. Là, je comprends les quatre moines qui vivent dans ce monastère, où se trouvent deux églises troglodytes. La première, Mariam Korkor, est très jolie, avec sa façade bâtie blanche et son intérieur creusé dans la roche. Les murs et les piliers sont recouverts de peintures bibliques datant du XIII au XVIIème siècle. Plus loin, nous visitons une autre église troglodyte, plus petite et moins jolie, la Abouna Daniel Korkor. Nous repartons à 13H10, je suis toujours en tête, accompagné de mes deux acolytes. Descente en 50 minutes, les autres arrivent entre 20 et 35 minutes plus tard. Il est plus de 15H quand nous nous arrêtons déjeuner un plus loin dans une case tenue par une famille. Poulet, riz, salade de tomates, c'est bon, bien meilleur que dans les restaurants et hôtels. Nous assistons même à la cérémonie du café.



Paysage vers Megab



Moisson, sur la route d'Adigrat

Il est déjà 16H25 lorsque nous arrivons à l'église de Degoum Sélassié, elle aussi creusée dans la roche, apparemment à l'ère préchrétienne et donc devenue église par la suite. Rien d'exceptionnel. Toutefois, à l'extérieur, des caveaux ont été mis à jour et, surtout, un magnifique baptistère a été creusé dans la roche. A la sorte, des dizaines d'enfants nous attendent, vendant de petits fossiles, des pierres et des téléphones portables en argile très originaux. Marrant ! « Plastic, plastic ! ». Comme dans beaucoup de lieux traversés, ils nous réclament aussi nos bouteilles en plastique vides, je ne

sais pas trop ce qu'ils en font, mais ils sont tellement heureux quand ils en obtiennent une ! Plus tard, nous visitons une maison tigréenne, c'est intéressant et la famille qui nous reçoit est très gentille. Mais il se fait tard et nous avons une longue route pour revenir à notre exécrable hôtel d'Adigrat. Pénible, surtout la partie nocturne. Nous arrivons à 19H15 après ces 180 km parcourus aujourd'hui. Je ne comprends vraiment pas que l'on soit revenu ici alors qu'il y a des hôtels beaucoup plus près d'où nous étions, notamment un à Wukro (à 40 km seulement) où j'avais dormi avec Nomade (et qui n'était pas pire que le notre ici...). Nous aurions pu économiser plus d'une heure de route aujourd'hui et de même demain en étant bien plus proche de nos lieux d'excursion. Ma chambre a été déménagée durant mon absence ! J'ai maintenant la chambre juste en face, toujours au quatrième étage sans ascenseur. Elle sera plus calme, certes, mais elle présente les mêmes autres inconvénients que la précédente : une armoire empêche que la porte d'entrée ne s'ouvre normalement, il ne faut pas être trop gros. Le WC n'a toujours pas d'eau, mais j'ai un porte-serviette. Plus de balcon, mais une porte-fenêtre qui s'ouvre sur le vide. Les draps ne sont pas troués. Mais j'ai des cafards.... Quand au restaurant... J'ai eu droit à une petite brochette de viande trop cuite mais plutôt meilleure que d'habitude. Bon choix, car ceux qui ont commandé du poulet l'ont laissé. Le pauvre Raphael a même eu droit à visiblement ce qui était des restes de poulet d'une autre table, il ne restait que des os sans viande autour ! Beurk !



Baptistère, église Degoum Sélassié



Rangement à l'intérieur d'une maison tigréenne

Samedi 3 : Même si elle est loin de moi, ce matin, je me rase, je me fais beau : c'est aujourd'hui l'anniversaire de maman. Plus d'une demi-heure pour obtenir mon petit-déjeuner alors que nous n'étions que trois au restaurant de l'hôtel ! Nous partons trop tard à mon goût, à 9H. Même route en travaux qu'hier, vers le sud. Au bout de 67 km, une heure et demie plus tard, nous prenons à droite et par l'autre bout la piste empruntée hier, durant 13 km difficiles, pour nous rendre au village d'Abreha et Atsheba. Pendant que le groupe va visiter l'église que j'ai vue avec Nomade le premier jour de mon circuit, je fais un tour au petit marché du samedi. Le samedi, en effet, c'est jour de marché à travers toute l'Éthiopie. Pas grand-chose sur ce marché : de grands plats et poteries, des bassines en plastique, du riz et quelques légumes. Mais il y a pourtant du monde. Je peux prendre de plus près des coiffures de femmes tigréennes.



Vaches, au pied de Mariam Korkor



Au marché d'Abreha et Atsheba

Demi-tour, nous allons à Wukro, à 19 km, afin de visiter une autre église troglodyte du IV^{ème} siècle assez jolie, la Wukro Kirkos. Taillée dans le gré, trois nefs, quatorze piliers et des peintures murales du XV^{ème} siècle. De là, belle vue sur la rivière et la vallée de Wukro. A la sortie, un gamin est en train de broser mes chaussures, histoire d'avoir un petit billet ; d'autres cherchent à nous vendre les babioles habituelles, un plus âgé a même nettoyé les vitres du bus (heureusement, car je n'ai jamais vu notre chauffeur le faire). Nous déjeunons correctement au Lwam Hotel, justement celui où j'avais dormi avec Nomade (et dont j'ai parlé hier). Encore 42 km de bonne route et nous voici à Mékélé (2 060 m d'altitude), capitale du Tigray et troisième ville du pays avec ses 220 000 habitants. Ville assez aérée. 143 km parcourus aujourd'hui.

Nous nous arrêtons au petit musée, où je ne me rends pas, fatigué et soucieux, et au marché. J'ai hâte d'arriver au très bon hôtel, avec Internet, promis par Daniel. Internet que je cherche depuis une semaine avec impatience : j'attends des messages très importants et dois surtout vérifier mon compte en banque (les banques, ça ne rigole pas...).



Eglise troglodyte de Wukro Kirkos



Enfant, Degoum Sélassié



Enfant au vélo, Wukro

En fait, nous logeons dans le vieil Axum Hotel et non dans le neuf. Un petit peu mieux toutefois que la nuit précédente : troisième étage sans ascenseur, chambre vieillotte (année 1930), minuscule salle de bain, WC sans chasse d'eau, armoire sans fermeture (un hôtel comme cela obtiendrait-il une étoile en France ?). Et surtout, surtout, à la réception, Internet ne fonctionne évidemment pas. La réceptionniste ne se bouge pas et me dit d'attendre quelques minutes, que ça va marcher... J'attends en vain plus d'une heure et demie. Après le diner, comme ça ne marche toujours pas, je décide de chercher un Café-Internet. Je balise un peu, les rues sont mal éclairées et j'ai peur de me perdre. Un coup pour rien : je vois quatre établissements, trois sont déjà fermés, Internet ne marche pas dans le quatrième. De retour à l'hôtel, la réceptionniste me conseille de descendre à la réception demain matin vers 5H du matin, ça marche toujours le matin. Alors je me couche très tôt, vers 22H...



Euphorbe en fleur



Cérémonie du café

Dimanche 4 : Bonne nuit, mais réveil têtif, avant les louanges microphonées des prêtres orthodoxes. A 4H30, je suis à la réception et bataille plus d'une heure pour obtenir Internet. Peine perdue... Que dois-je faire ? Quitter le groupe pour quelques jours et essayer d'avoir un vol ce matin pour Addis-Abeba, mais y aura-t-il des places ? C'est la première fois que je rencontre un tel problème dans un pays ! Daniel me laisse entendre que j'aurai Internet à l'hôtel ce soir ; je n'y crois pas, mais... Départ à 7H, une longue route nous attend encore. Le ciel est assez nuageux. La route est assez bonne, assez droite au départ, puis grimpe dans la montagne pour atteindre après 86 km au sud le col Amba Alagé à 3075 m. Il est 8H30, le ciel s'est bien dégagé mais il fait un peu frisquet. Joli point de vue. L'endroit paraît désert et pourtant des enfants surgissent d'on ne sait où, de petits bergers. Ici, les fillettes sont bizarrement coiffées, à la punk : rasées sur les côtés et le dessus, sauf une grande mèche sur la tête.



Paysage, vers Adi Gudom



Fillettes, col d'Amba Alagé (3075 m)

Nous poursuivons, descente et montée jusqu'à un autre col, brouillard, puis redescente jusqu'à Maychew, à 2400 m, une ville sans grand charme de 30 000 habitants. C'est dans le coin qu'en 1936 les Italiens ont définitivement battu l'armée du Négus et occupé le reste du pays. La route reste extrêmement sinueuse. Nouvel arrêt au lac Ashenge et courte balade entourés d'enfants qui réclament avec le sourire. C'est vrai qu'ils ne sont pas gros ! Plus tard, nous traversons Korem et Alamata, sans prendre la piste qui part à l'ouest jusqu'à Lalibela. Il paraît pourtant qu'elle est magnifique avec ses nombreux cols, mais sans doute trop difficile pour notre bus. Nous quittons le Tigray et pénétrons dans la région de l'Amhara. A 12H45, nous voici à Weldiya, une ville de 38 000 habitants à 1830 m d'altitude. Nous y déjeunons correctement, puis repartons par la route de droite, vers le sud-ouest et notre destination. Route neuve et relativement bonne malgré les nombreux virages. Nouveau col, celui de Dilbi, à 2900 m.



Fillette, lac Ashenge



Fillette, col de Dilbi (2900 m)



Fillette, lac Ashenge

108 km après Weldiya, à Bete Hor (ou Gahana), nous prenons une piste à droite, quelque peu poussiéreuse, remontant vers le nord sur 64 km. Jolis paysages bien qu'arides, endroit paraissant tranquille, nombreux petits bergers, troupeaux de moutons, de chèvres et de vaches à cornes énormes. Petits villages de huttes en bois et en pisé, au toit de chaume. Au coucher du soleil, juste avant 18H, nous voici enfin arrivés à destination, après 441 km de route. Mais où est Lalib ? Lalibela... (facile...). C'est une ville connue pour ses vieilles églises enterrées, située à 2630 m et forte de 15 000 habitants. Notre hôtel, le Roha, se trouve tout au bout. Bel aspect, belle architecture intérieure, chambre confortable. Mais, comme rien ne peut-être parfait en Ethiopie, l'éclairage fonctionne mal, le lit est bien trop mou, l'ensemble est très mal insonorisé, à tel point que nous pouvons nous parler sans élever la voix d'une chambre à l'autre, et surtout Internet ne fonctionne pas malgré de nombreux essais.... Le restaurant est correct aussi, tant sur la plan de l'architecture que du service et des mets servis. Lorsque j'ai voulu prendre ma douche avant de me coucher, pas d'eau chaude. Renseignements pris, l'eau chaude est coupé de 21 H à 6H du matin ! Dans un hôtel comme cela ! On n'aurait pas pu nous avertir ? Je me couche sale, car j'en ai bouffé de la poussière aujourd'hui. Désagréable...



Lac Ashenge



Route vers Korem

Lundi 5 : Mal dormi, lit trop mou et soucis. Dès 6H, je suis sous la douche chaude. Un peu plus tard, nouvel essai Internet, pour rien. Je fais part à la réception des problèmes rencontrés dans ma chambre, l'électricité surtout, car je dors ici trois nuits. De retour du petit-déjeuner, c'est déjà réparé ! Pour une fois, chapeau ! Il fait très beau. Nous partons à 8H, toujours trop tard à mon goût, par une piste très difficile. Au bout de 32 km, nous traversons le village de Bilbila, puis continuons encore sur 12 km abominables, en tout 2 heures de route. Paysage assez aride, jeunes bergers et enfants à moitié nus. Il fait très chaud dans le bus, nous ne pouvons ouvrir les fenêtres à cause de la poussière et il n'y a pas de clim. En plus, c'est une folie de prendre ces pistes avec un bus : nous touchons plusieurs fois, dans quel état va-t-il être ? Des voitures tout-terrain seraient vraiment nécessaires.



Eglise de Yemrehanna Kristos (XII S)



Maison du potier, Lalibela

Au bout de la piste, après quinze minutes de grimpette à pied, nous voici devant l'immense grotte dans laquelle se trouve la surprenante église de Yemrehanna Kristos. Cette église fut construite au XII^{ème} siècle avec des matériaux ramenés de Jérusalem, d'Egypte et de Syrie, notamment des pierres et du bois. Un prêtre, père d'un jeune enfant, nous reçoit et nous fait visiter l'intérieur, intéressant malgré des fresques fort défraîchies. Dans la même grotte se trouvent aussi le



Eglise Geneta Mariam (XIII S)



Vendeurs, église Geneta Mariam

palais du roi Yemrehanna Kristos, prédécesseur de Lalibela, son tombeau où des pèlerins viennent se recueillir et un endroit où se trouvent les ossements d'environ 5700 pèlerins venus finir leur vie ici. Sur le chemin, comme partout, de nombreux handicapés, surtout des aveugles, tendent la main. Nous redescendons et rentrons par la même piste à Lalibela où nous déjeunons dans un restaurant correct (bonne viande pour une fois). Je profite de ce moment pour me connecter 30 minutes à Internet sur l'ordinateur du restaurant afin de vérifier rapidement mon courrier et mon compte en banque. Nous repartons dès après, par la route de l'aéroport sur 4 km, puis une autre mauvaise piste sur 28 km. Petit arrêt devant une maison originale : celle du potier. Nous voilà vers 15H à l'église Geneta Mariam datant du XIIIème siècle. Il s'agit d'une église monolithe, c'est-à-dire creusée dans le sol, ici du tuf rose. Il mesure tout de même 20 mètres de long par 16 de large, avec une hauteur de 10 mètres. Malheureusement recouverte d'une énorme toiture minable en tôle ondulé, elle perd ainsi tout son charme (n'y aurait-il pas un autre moyen plus discret de la protéger ?). Vingt-quatre gros piliers extérieurs et quatre intérieurs la soutiennent et des fresques en mauvais état l'ornementent. Malgré tout, l'endroit, préservé de la chaleur, reste chaleureux. A la sortie, nous retrouvons quelques vendeuses assises à même le sol, des enfants aussi, proposant toutes sortes d'objets d'artisanat. Retour à Lalibela vers 17H et temps libre. Bizarre, nous n'avons pas visité le monastère de Naakuta Le'Ab, pourtant prévu au programme (et ne figurant pas sur mon Petit Futé). Je me rends chez un barbier me faire ratiboiser pour un euro puis dans un Centre Internet qui me loue une clé Orange : je peux enfin connecter mon ordinateur et c'est assez rapide. Je travaille durant deux heures et demie, rentre à l'hôtel vers 21H et prends mon diner tout seul avant de travailler mes photos.



A Lalibela



Eglise Meskal, Lalibela

Mardi 6 : Encore une nuit trop courte. Ah, ce matelas ! J'ai sommeil mais n'arrive pas à me rendormir, alors je me lève. Il est 5H (Paris s'éveille ?). Départ à 8H30 pour la visite des fameuses églises monolithes ou troglodytes de Lalibela, ce matin le groupe nord, c'est-à-dire au nord du canal artificiel et asséché du Jourdain (Lalibela se considère comme une seconde Jérusalem). Beta Mehdane Alem (église du Sauveur du monde) est la plus grande (L 34 x l 24 x H 11 m) avec ses 72 piliers et une des plus jolies, mais malheureusement surmontée d'un énorme toit de ferraille supporté par d'hideux piliers métalliques. Beta Mariam (église Sainte-Marie), assez grande, est elle-aussi défigurée par un toit minable. On y accède depuis la précédente par un petit tunnel. A proximité se trouvent aussi, plus petites, les églises de Beta Meskal (église de la Croix), Beta Denaghel (église des vierges, que j'ai cherchées en vain), Beta Dabra Sina (église du mont Sinaï), Beta Golgotha (église du Golgotha) et Beta Urael, toutes creusées dans la pierre. Même Adam est enterré par là, dans son tombeau !



Eglise Beta Medhane Alem, Lalibela



Eglise Beta Mariam, Lalibela

A l'intérieur de chaque église, un prêtre surveille et pose volontiers et automatiquement pour la photo (puis demande une aumône). Pour pénétrer dans chaque église, il faut se déchausser, gymnastique assurée. Un peu plus bas, et pour

clôturer la matinée, le clou de Lalibela, l'église que vous avez tous vu au moins une fois à la télé : Beta Ghiorghis (église de Saint Georges). Les habitants de Lalibela en avaient marre que les Européens installent de vilains toits sur toutes leurs églises et ont refusé celui qui était destiné à celle-ci. Heureusement ! Petit bijou, cette église en croix de 12 m de hauteur a été creusée dans le roc. Déjeuner correct au restaurant de l'hôtel Mountain View. Les rues principales de Lalibela sont pavées, fâcheuse idée là-aussi, les véhicules en tremblent.



Eglise Beta Mariam, Lalibela



Prêtre de l'église de Yemrehanna Kristos



Un prêtre lit, Lalibela

En début d'après-midi, nous nous rendons dans le groupe sud, à quelques centaines de mètres du nord. Eglises de Saint Raphael, de Saint Gabriel, d'Emmanuel, de Mercurios et d'Abba Libanos. La légende veut que cette dernière, cachée par une toiture monstrueuse, ait été taillée dans la roche en 24 heures par la femme du roi Lalibela assistée de quelques anges. Moins jolies que celles de ce matin, elles méritent quand même d'être visitées, malgré un peu de lassitude, ça fait beaucoup pour une journée. Nous sommes de retour à l'hôtel vers 16H30. Après la mise à jour de mes textes et photos, je repars pour le Centre Internet d'hier. Je reviens au bout d'une heure, juste pour le dîner, précédé d'un petit apéritif à l'ouzo local. Où je m'aperçois, après deux semaines de vie commune, que je ne connais pas grand-chose de mes compagnons de voyage (à part pour Raphael, très bavard, qui nous a parlé de sa vie en long, en large et en travers...)

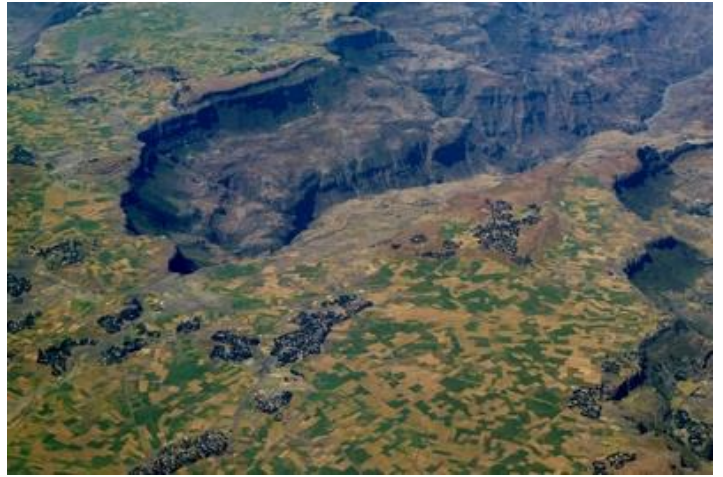


Eglise Beta Ghiorghis, Lalibela



Eglise Beta Ghiorghis, Lalibela

Mercredi 7 : Ca sent la fin de voyage, demain je serai à la maison... A 9H, nous quittons l'hôtel pour l'aéroport de Lalibela, situé à 26 km au bout du seul tronçon goudronné du coin. Nous y sommes trois heures avant le décollage prévu à 12H30. Les comptoirs d'enregistrement sont déjà ouverts et c'est assez rapide. Curieusement, nous embarquons vers 10H45 mais, une fois installé dans le Bombardier, nous attendons, attendons... En fait, nous devons décoller bien à l'avance mais un passager en transit, l'avion arrivant de Gondar, a disparu... Il est midi quand nous nous envolons. Spectacle aérien magnifique : le survol de la région permet de réellement constater la difficulté d'accès à ce haut-plateau éthiopien, découpé par de nombreuses et très profondes gorges. Impressionnant ! Vol de 50 minutes et fortes perturbations juste avant l'atterrissage à Addis-Abeba, ça secoue...



Survol de la région au sud de Lalibela

Un minibus nous attend à l'aéroport et nous conduit tout d'abord à un restaurant assez côté fréquenté par des ambassadeurs et des cadres de l'ONU (il est normal que nos impôts profitent à certains, même en temps de récession...). Bon déjeuner, suivi d'un tour dans les marchés de la ville, les femmes du groupe ayant une soudaine frénésie de dépenses... Cela dit, je m'offre aussi un joli tambour chez un antiquaire où j'oublie mon petit sac contenant tous mes papiers, mon argent, mon ordi, etc... Sac que je retrouverai heureusement intact dix minutes plus tard... Nous pouvons ensuite nous reposer deux heures dans des chambres d'hôtel avant de repartir à 19H pour un restaurant touristique. Diner-spectacle, bonne injera (rien d'autre) et musique bien trop forte, dommage. La patronne de notre réceptif, Travel Ethiopia, est d'ailleurs présente, je la connaissais déjà de mon précédent voyage.



Marché des parapluies, Addis-Abeba



Diner-spectacle, Addis-Abeba

Nous rejoignons l'aéroport vers 21H. Cette fois l'enregistrement et les contrôles sont longs et harassants, je reste plus de deux heures debout ! Est-ce normal ? Ne peut-on rien faire, là et ailleurs, pour améliorer le confort des passagers aériens ? Envol avec 25 minutes de retard, à 23H50. Contrairement à l'aller, les places sont très étroites, mes genoux touchent le siège devant et ça fait mal. Pas d'écran individuel et, cela m'exaspère, mon éclairage ne fonctionne pas. L'avion est plein, sauf en Class affaires, impossible de changer de siège. Heureusement, je m'endors assez vite...

Jeudi 8 : Dormi presque 5 heures, c'est plutôt pas mal en avion. Mais, réveillé et sans éclairage, je me morfonds... Le petit-déjeuner est servi : une tranche de cake et du café, c'est tout ! Atterrissage à Roissy à 5H40. A la sortie de l'avion, je dis adieu à mes amis qui ont eu le courage de me supporter ces deux dernières semaines. Mon sac étant enregistré jusqu'à Marseille, je me rends directement à l'aérogare F où j'attends mon vol de 8H35 pour Marseille. Avion presque vide, atterrissage à 10H, bus, métro, at home...

Je me pèse le lendemain matin, j'ai perdu 3 kilos (et encore, il m'arrivait de finir les assiettes de mes amis...).

Malgré des conditions de voyage assez difficiles, j'ai aimé ce mois de pérégrinations qui m'a permis de découvrir un peuple attachant (à part chez les Afars) et des lieux magnifiques : Le Dallol, l'Erta Alé, Harar, Axoum et Lalibela... Ca valait le coup de souffrir un peu... même si je m'aperçois de plus en plus que je ne suis vraiment pas fait pour voyager en groupe. Merci, compagnon(e)s de m'avoir supporté quand même !

Quelques portraits :



Garçon sourd muet, Kulubi



Petit cireur de chaussures, Axoum



Les frères, Gondar

Pour terminer, hommage à l'enfant considéré comme voleur qui a été battu dans l'église d'Axoum :



-- FIN --